



# Saint Jean Chrysostome

*édition abrégée,  
établie et présentée par  
Jacques de Penthos*

## Commentaire sur les Actes des apôtres

# Commentaire sur les Actes des apôtres

Saint Jean Chrysostome

**Commentaire  
sur les Actes des apôtres**

*Édition abrégée par Jacques de Penthos*

ARTÈGE

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## Homélie 2

Ac 1, 6

*Or, ceux qui étaient présents, l'interrogeaient, disant : Seigneur, sera-ce dans ce temps-ci que vous rétablirez le royaume d'Israël ?*

[...] « Seigneur, sera-ce dans ce temps-ci que vous rétablirez le royaume d'Israël ? » Ils ne disent pas : quand rétablirez-vous ? mais : est ce que ce sera présentement que vous rétablirez, tant ils désiraient connaître ce jour ! C'est pourquoi ils abordent le Sauveur tous ensemble et comme pour lui faire honneur.

Je pense toutefois qu'ils ne comprenaient pas clairement en quoi consistait ce royaume, car ils n'avaient pas encore été instruits par l'Esprit Saint. Observons aussi qu'ils ne disent pas : quand cela arrivera-t-il ? mais : « Sera-ce dans ce temps-ci que vous rétablirez le royaume d'Israël ? » Comme si déjà l'époque était passée. Au reste, cette demande prouve qu'ils étaient encore attachés aux choses de la terre, quoique bien moins qu'auparavant. Et cependant, quelque imparfaits qu'ils soient, ils se font déjà de Jésus-Christ des idées plus hautes ; et lui-même, les voyant plus avancés dans les voies spirituelles, leur tient un langage plus sublime. [...] Il leur dit : « Ce n'est point à vous de connaître les temps ou les moments que le Père a disposés dans sa puissance ». C'est comme s'il leur avait dit : vous demandez à connaître une chose au-dessus de votre portée. [...]

Observons aussi qu'au sujet de l'Esprit Saint, Jésus-Christ s'était contenté de dire à ses apôtres, sans rien préciser, qu'ils le recevraient « sous peu de jours ». Et c'est pour les tenir dans

l'attente qu'il adopte cette ligne de conduite. Car ce n'était plus, il est vrai, le dernier jour du monde qu'ils voulaient connaître, mais celui de sa royauté temporelle, comme le prouve leur demande : « Sera-ce en ce temps-ci que vous rétablirez le royaume d'Israël ? » Il ne leur fit donc aucune réponse positive. Quand ils l'avaient interrogé sur la fin du monde, il leur avait répondu sévèrement, pour éloigner d'eux la pensée que leur délivrance était proche. Et il les avait lancés dans les périls de la prédication évangélique. Ici, nous retrouvons la même conduite, mais avec un langage plus doux. En effet, il semble craindre que sa réponse ne leur paraisse une injure, ou un vain subterfuge, aussi, entendez la promesse qu'il leur fait d'un consolateur qui les remplira de joie. « Vous recevrez », leur dit-il, « la vertu du Saint-Esprit venant sur vous, et vous serez mes témoins à Jérusalem, et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre » (Ac 1, 8). Et aussitôt, pour prévenir une seconde interrogation, il s'éleva vers les cieux.

[...] Ne craignez, point, leur dit-il, « car vous recevrez la vertu de l'Esprit Saint qui viendra en vous, et vous serez mes témoins dans Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie ». Auparavant il leur avait dit : « N'allez point vers les nations, et n'entrez point dans les villes des Samaritains » (Mt 10, 5). Mais aujourd'hui il veut qu'ils prêchent l'Évangile dans toute la Judée, dans la Samarie, et, ce qu'il dit pour la première fois, « jusqu'aux extrémités de la terre ».

Ce fut après cette solennelle parole que, prévenant toute nouvelle question, « il s'éleva en leur présence, et une nuée le déroba à leurs yeux ». Eh bien ! Les apôtres n'ont-ils pas rempli leur mission, et prêché l'Évangile ? Certes, Jésus-Christ leur avait confié une œuvre vraiment grande ! Jérusalem, avait-il dit, a été témoin de votre faiblesse, et c'est à elle que vous adresserez tout d'abord la parole que vous porterez ensuite

jusqu'aux extrémités de la terre. Puis, pour affermir leur croyance en ses paroles, « il s'éleva en leur présence ». Jésus-Christ, qui n'était point ressuscité sous le regard de ses apôtres, voulut donc monter au ciel en leur présence. C'est que dans ce dernier mystère il devait y avoir autre chose que le témoignage des yeux. Les apôtres, qui virent l'accomplissement du miracle de la résurrection, n'en avaient pas vu le commencement : et le contraire arriva dans l'ascension ; il leur aurait été vraiment inutile d'assister au prodige de la résurrection, puisque Jésus-Christ devait en personne le leur raconter, et que d'ailleurs le tombeau vide le proclamait lui-même. Mais une parole divine pouvait seule nous apprendre ce qui suivit l'Ascension.

En effet l'œil ne pouvait atteindre ces hauteurs incommensurables, ni s'assurer que le Christ s'était véritablement élevé jusqu'aux Cieux. Aussi qu'est-il arrivé ? Les apôtres savaient que celui qui s'élevait était Jésus-Christ, et ils s'en rapportaient sur ce point au témoignage de ses propres paroles ; mais, parce qu'ils ne pouvaient plus le reconnaître dans un si prodigieux éloignement, il était nécessaire que des anges viennent les assurer qu'il était entré dans les Cieux. C'est donc par suite d'une admirable disposition de la Providence, que dans ce mystère tout n'est pas révélé par l'Esprit Saint, et qu'une partie nous est attestée par le témoignage des yeux. Mais pourquoi une nuée le déroba-t-elle aux regards des apôtres ? Cette nuée était un signe que déjà il avait pénétré dans les Cieux. En effet, ce ne fut point un tourbillon de feu ni un char de feu qui le reçut comme le prophète Élie (4 R 2, 11), mais une nuée qui symbolisait le ciel lui-même, selon cette parole du Psalmiste : « Le Seigneur s'élève sur les nuées » (Ps 103, 3). Quoique cette parole s'applique principalement à Dieu le Père, on peut néanmoins l'entendre de Jésus-Christ, comme se rapportant à la puissance divine, car autrement la nuée n'aurait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Observez encore que l'Esprit Saint descendit sur les disciples pendant qu'ils persévéraient dans la prière et l'union des cœurs. Ces mots : « Comme des langues de feu », nous rappellent un autre prodige de ce genre, celui du buisson-ardent. « Selon que l'Esprit Saint leur donnait de parler », car toutes leurs paroles étaient autant de sentences. « Or, il y avait à Jérusalem », poursuit saint Luc, « des Juifs religieux qui y habitaient ». C'était par un motif de religion que ces Juifs s'y étaient fixés. Et, comment ? Parce que pour le faire ils avaient dû, étant de diverses contrées, quitter leur patrie, leurs biens et leur famille. Aussi saint Luc dit-il « qu'il y avait à Jérusalem des habitants, Juifs religieux, de toutes les nations qui sont sous le ciel, et ce bruit s'étant répandu, il s'en rassembla un grand nombre, et ils furent fort étonnés ». Le prodige s'était accompli dans l'intérieur de la maison, et une légitime curiosité y faisait accourir tous ceux qui en entendaient parler. « Et ils étaient fort étonnés. » Que signifie cette expression ? Elle marque en eux un mélange de trouble et d'admiration.

Mais saint Luc nous révèle la cause de cette disposition, quand il ajoute que « chacun les entendait parler en sa langue. Or, cette multitude s'entre-disait : ces gens-là qui parlent, ne sont-ils pas tous Galiléens ? » Voyez-vous comme tous les esprits et les regards se tournent vers les apôtres. « Comment donc les entendons-nous parler chacun la langue du pays où nous sommes nés ? Parthes, Mèdes, Élamites, ceux qui habitent la Mésopotamie, la Judée, la Cappadoce, le Pont et l'Asie, la Phrygie et la Pamphylie, l'Égypte et cette partie de la Libye qui est proche de Cyrène, et ceux qui sont venus de Rome, Juifs aussi et prosélytes, Crétois et Arabes, nous les entendons parler, chacun en notre langue, des merveilles de Dieu. Ils étaient donc dans la stupeur et l'admiration, se disant l'un à l'autre : que veut dire ceci ? » (Ac 2, 5-12). Les voyez-vous accourir de l'Orient et

de l'Occident ? « Mais quelques-uns se moquaient, disant : c'est qu'ils sont pleins de vin nouveau. »

Quelle impudence et quelle malignité ! Car la Pentecôte ne tombait pas au temps de la vendange. Mais, ô comble de la malice ! tandis que tous les autres, Romains, prosélytes, et peut-être même les bourreaux qui avaient crucifié le Christ, reconnaissent la vérité du prodige, ces Juifs ne savent répondre aux nombreux miracles qu'opèrent les apôtres que par cette raillerie : « Ces gens sont pleins de vin nouveau ». Mais reprenons l'explication des premiers versets. « L'Esprit Saint », dit saint Luc, « remplit toute la maison ». Ce divin Esprit fut pour les apôtres comme une piscine d'eau, et le feu marquait la plénitude de la grâce et la véhémence du zèle. Ce n'est pas ainsi que ce même Esprit se communiquait aux prophètes, et il le faisait d'une manière moins solennelle. Le Seigneur présenta un livre à Ézéchiël, et il lui dit : dévore ce livre qui contient ce que tu devras dire. « Et je dévorai le livre », dit le prophète, « et il fut dans ma bouche comme le miel le plus doux » (Ez 3, 3). À l'égard de Jérémie, c'est la main du Seigneur qui toucha ses lèvres (Jr 1, 9). Mais ici l'Esprit Saint paraît en personne, et se montre ainsi égal en gloire au Père et au Fils. [...]

Jusqu'à ce jour les apôtres n'avaient été favorisés d'aucune vision céleste. Mais dès que l'homme-Dieu fut monté au plus haut des Cieux, l'Esprit Saint en descendit « pareil à un vent violent qui s'approche ». C'était déclarer aux apôtres que rien ne leur résisterait, et qu'ils disperseraient leurs ennemis comme une poussière légère. « Et il remplit toute la maison. » Cette maison figurait l'univers entier. « Et il s'arrêta sur chacun d'eux, et une grande multitude s'assembla et fut tout étonnée. » Voyez la piété des apôtres : ils ne se hâtent pas de parler et hésitent à rompre le silence. Les méchants, au contraire, s'écrient soudain : « Ces gens sont pleins de vin nouveau ». La Loi ordonnait aux Juifs de

se présenter au temple trois fois chaque année, et c'est pourquoi des hommes religieux de toutes les nations demeuraient à Jérusalem. Cette circonstance prouve combien l'auteur du livre des Actes cherche peu à flatter les Juifs. En effet, il ne dit point qu'ils se soient exprimés en belles paroles, et il se contente d'écrire : « Ce bruit s'étant répandu, une grande multitude s'assembla et fut tout étonnée ».

Au reste, cet étonnement était tout naturel, car les Juifs croyaient que par la mort de Jésus-Christ tout était fini. Cependant leur conscience se troublait à la vue de ce sang dont leurs mains étaient encore toutes dégouttantes, aussi s'effrayaient-ils de tout : « Est-ce », disent-ils, « que tous ceux qui parlent ne sont pas Galiléens ? » Eh oui ! Les apôtres étaient véritablement de la Galilée, et ils ne s'en cachaient pas. D'ailleurs le bruit de ce vent impétueux avait tellement saisi les esprits, qu'une grande multitude de toutes les nations du monde s'était rassemblée. Quant aux apôtres, ils puisaient une nouvelle assurance dans ce fait, qu'ignorant l'idiome persan, ils apprenaient des Perses eux-mêmes qu'ils le parlaient. Saint Luc cite ici en particulier des peuples ennemis des Juifs pour annoncer que les apôtres devaient les soumettre au joug de l'Évangile.

Mais comme les Juifs étaient, à cette époque, dispersés au milieu des nations, il est vraisemblable que plusieurs gentils se trouvaient alors à Jérusalem, car la connaissance de la Loi avait été répandue parmi eux. Ils étaient donc présents en grand nombre, et pouvaient rendre témoignage de ce qu'ils avaient entendu. Ainsi tous s'accordaient pour attester unanimement le prodige, les indigènes, les étrangers et les prosélytes. « Nous les entendons », disent-ils, « parler en notre langue des grandeurs de Dieu ». C'est que la parole des apôtres n'était point une parole vulgaire, mais un langage sublime. C'est pourquoi ils

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

arrêtée dans les conseils divins, les Juifs auraient pu répliquer : nous avons donc bien fait ; c'est pourquoi il les convainc d'homicide par cette parole : « L'immolant par la main des méchants, vous l'avez mis à mort ». Il désigne ici Judas et montre que les Juifs n'auraient pu exécuter leur noir dessein, si Dieu ne le leur avait permis et si le traître ne leur avait livré Jésus. Car c'est ce que signifie ce mot « livré », et l'apôtre rejette ainsi tout l'odieux du crime sur Judas qui livra le Sauveur et le trahit par un baiser. Quant à ces mots : « Par la main des méchants », ils se rapportent à la trahison de Judas, ou aux soldats qui crucifièrent le Sauveur, en sorte que les Juifs l'ont mis à mort, moins par eux-mêmes que « par la main des méchants ». Mais comme les apôtres ont toujours soin de prêcher d'abord la passion de Jésus-Christ, tandis que Pierre ne fait ici qu'indiquer sa résurrection, et quoiqu'elle soit le point fondamental de la religion, il se contente de l'affirmer. C'est que le crucifiement et la mort de Jésus étaient des faits publics, mais il n'en était pas encore ainsi de sa résurrection. Aussi ajoute-t-il : « Dieu l'a ressuscité après l'avoir délivré des douleurs du tombeau, et il était impossible qu'il y soit retenu ».

Ici l'apôtre nous révèle un grand et sublime mystère : car ce mot : « Il était impossible », signifie que Jésus-Christ lui-même a permis au tombeau de le renfermer, et que la mort, en voulant le retenir, a souffert des violences aussi extrêmes que les douleurs de l'enfantement. C'est en effet sous cette image que l'Écriture se plaît à nous représenter les efforts de la mort, et elle nous indique en même temps que le Christ est ressuscité pour ne plus mourir. On peut aussi donner un autre sens à ces paroles : « Il était impossible qu'il soit retenu dans le tombeau », et dire qu'elles signifient que la résurrection de Jésus-Christ est différente de celle des autres hommes. Et aussitôt, avant que ses auditeurs aient eu le temps de s'arrêter à

quelques pensées, Pierre cite le Psalmiste et coupe court à tout raisonnement humain : « Car David a dit de lui ». Mais observez combien cette façon de s'exprimer est humble, et c'est la même modestie de langage que ci-dessus. Cependant il ne laisse pas que d'en tirer cette grande leçon, qu'il ne faut pas s'affliger de la mort. « J'ai toujours », dit-il, « le Seigneur en ma présence, et il est à ma droite, afin que je ne sois pas ébranlé. C'est pourquoi vous ne laisserez point mon âme dans l'enfer » (Ps 15, 8).

Pierre voulant alors développer cette prophétie, commence ainsi : « Mes frères ». C'est toujours ainsi qu'il s'exprime lorsqu'il veut annoncer quelques grandes vérités, et ce début est bien propre à rendre ses auditeurs attentifs et bienveillants. « Mes frères, qu'il soit permis de vous dire hardiment du patriarche David. » Quelle humilité ! Et comme il parle modestement, dès qu'il peut le faire sans danger ! Il n'affirme donc pas que la prophétie concerne Jésus-Christ à l'exclusion de David ; et il agit en cela très prudemment, afin qu'en honorant à leurs yeux cet illustre prophète, il les amène à mieux respecter son autorité. Bien plus, en s'excusant comme d'un trait de hardiesse, de rapporter un fait public, il les loue et les flatte habilement. Aussi ne dit-il pas simplement David, mais le patriarche David. « Qu'il soit donc permis de dire hardiment du patriarche David qu'il est mort et enseveli. » Il n'ajoute point qu'il n'est pas ressuscité, mais il le fait assez entendre par ces mots : « Et son sépulcre est parmi nous jusqu'à ce jour ». Cette citation suffit à son dessein, et, au lieu d'en venir immédiatement à Jésus-Christ, il loue de nouveau le saint roi. « Or, comme il était prophète et qu'il savait que Dieu lui avait promis avec serment. »

Pierre s'exprime ainsi afin que du moins, par honneur pour David et pour ses descendants, les Juifs accueillent le dogme de la résurrection. Car si Jésus-Christ n'était réellement ressuscité,

la prophétie ne serait pas accomplie, et eux-mêmes auraient à en rougir. « Et comme il savait que Dieu lui avait promis avec serment. » Ce n'était pas une simple promesse, mais un serment solennel. « Dieu lui avait donc promis avec serment que, selon la chair, le Christ sortirait de sa race, et qu'il serait assis sur son trône. » Admirez quels profonds mystères l'apôtre laisse soupçonner ! Et comme il cite avec assurance les paroles du prophète, dès qu'il a su s'insinuer dans l'esprit de ses auditeurs. Aussi proclame-t-il ouvertement la résurrection de Jésus-Christ. « C'est pourquoi son âme n'a point été laissée dans le tombeau, et sa chair n'a point vu la corruption. » Ce langage a le droit de nous étonner. En effet, il affirme que la résurrection de Jésus-Christ n'est point semblable à celle des autres hommes, et que la mort, qui l'a tenu quelques instants, n'a pu étendre sur lui son empire souverain.

Quant au péché des Juifs, Pierre l'a laissé entrevoir comme dans l'ombre, et sans parler du châtement que ce péché méritait, il s'est borné à déclarer que les Juifs avaient mis à mort le Christ ; puis il a exposé les preuves de sa divinité. Mais dès qu'il est démontré que celui qui a été mis à mort, est le Juste par excellence, et l'ami de Dieu, vous avez beau taire le châtement de ce crime, les coupables se condamneront eux-mêmes plus sévèrement que vous ne pourriez le faire. C'est pourquoi, afin de mieux se concilier leur attention, il s'en réfère aux décrets du Père éternel, et tire cette conclusion de la prophétie, qu'« il était impossible » que le Christ restât dans le tombeau. [...]

« Et sa chair n'a point vu la corruption. » Cette parole n'exprime pas moins fortement le dogme de la résurrection que celle-ci : « Dieu a ressuscité ce Jésus ». Et voyez-vous comme maintenant il le désigne par son nom ? « Et nous en sommes tous témoins. Après donc qu'il a été élevé, de la main de Dieu » ; Pierre en revient encore à Dieu le Père, quoique déjà il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« qu'il ne faut point la faire avec tristesse, et comme par force ». Qu'il est donc beau le témoignage que saint Luc rend à ces premiers chrétiens ! Il atteste leur foi sincère, leur vie irréprochable, et leur persévérance dans la doctrine, la prière, la frugalité et la joie.

Deux choses cependant pouvaient les attrister : le jeûne et l'abandon de leurs biens. Mais ils y trouvaient un double sujet de joie ; et à la vue de semblables dispositions, chacun les aimait comme son père. Nul ne songeait à molester son frère, et ils s'abandonnaient entièrement à la grâce divine. Aussi étaient-ils généreux et intrépides au milieu des dangers. Mais cette confiante simplicité attestait tout l'héroïsme de leur vertu, plus encore que le mépris des richesses, le jeûne et la persévérance dans la prière. Ils louaient donc le Seigneur en esprit et en vérité ; et ce sont là les seules louanges qu'il demande. Eh ! Voyez comme ils en sont immédiatement récompensés ! Car la faveur dont le peuple les entoure prouve combien ils étaient aimables et savaient se faire aimer. En effet, qui ne loue et qui n'admire un homme simple dans ses mœurs, et qui ne se lie volontiers avec un homme franc et sincère ? Mais n'est-ce point à eux qu'appartiennent le salut et tous les dons du ciel ? [...]

Et maintenant si l'on s'étonne que les chrétiens aient été si parfaits au commencement, alors qu'aujourd'hui on les voit si imparfaits, je répondrai que cette perfection reposait sur le principe de la pauvreté volontaire, et que cette pauvreté était pour eux l'oracle de la sagesse et la mère de la piété ; car en se dépouillant de leurs biens, ils tarissaient la source de toute iniquité. Je l'avoue, me direz-vous, mais, souffrez que je vous le demande : pourquoi tant de vices parmi nous ? À la parole des apôtres, trois mille hommes d'abord, et puis cinq mille embrassèrent soudain la vertu, et devinrent véritablement philosophes, tandis qu'aujourd'hui à peine ces premiers

chrétiens comptent-ils un imitateur. D'où vient encore, qu'ils étaient si unis ensemble ? si prompts et si agiles au service de Dieu ? et quel feu sacré les embrasait ? C'est qu'ils se convertissaient sincèrement, qu'ils ne recherchaient pas les honneurs comme on le fait aujourd'hui, et que, dégagés de toute affection terrestre, ils élevaient leurs pensées vers les biens célestes. Le propre d'une âme ardente est de se plaire dans les souffrances, et c'est en cela que ces premiers fidèles faisaient consister le christianisme. Nous, au contraire, nous ne recherchons qu'une vie molle et délicate. Aussi dans l'occasion, combien nous sommes loin de les imiter ! Ils disaient, en s'accusant eux-mêmes : « Que ferons-nous ? » Nous disons également : que ferons-nous ? Mais dans un sens tout contraire, car nous nous vendons au monde, et nous nous estimons profondément sages. Ils accomplissaient strictement leurs devoirs, et nous, nous négligeons les nôtres. Ils se condamnaient eux-mêmes, et craignaient pour leur salut ; aussi devinrent-ils des saints, et ils reconnurent toute l'excellence du don qu'ils avaient reçu. [...]

# Homélie 8

*Ac 3, 1-11*

*Or, Pierre et Jean montèrent ensemble au temple, à la prière de la neuvième heure (3, 1).*

[...] Saint Luc, qui a omis le récit de plusieurs autres miracles, y rapporte la guérison du boiteux, parce qu'elle frappa plus fortement tous ceux qui en furent témoins. Mais observons tout d'abord que les deux apôtres ne montèrent point au temple dans le dessein d'opérer un miracle, car, à l'imitation de leur divin Maître, ils évitaient tout ce qui pouvait tourner à leur avantage. Pourquoi donc vinrent-ils au temple ? Est-ce qu'ils observaient encore le culte mosaïque ? Nullement, mais c'était pour l'édification générale. Nous les voyons en effet opérer un prodige nouveau qui les affermit eux-mêmes dans leur vocation, et qui détermine la conversion d'un grand nombre de disciples. Ce boiteux l'était de naissance, et par conséquent incurable par les moyens ordinaires. Il était âgé de quarante ans, comme on va nous le dire, et depuis quarante ans on n'avait pu le guérir. Au reste vous savez assez combien toute infirmité de ce genre est rebelle aux traitements de la médecine, et la sienne était si grande qu'il ne pouvait même pourvoir aux besoins de son existence.

Du reste tout contribuait à le faire connaître, le lieu où il se tenait, et le genre même de son infirmité. « Or, il y avait », dit saint Luc, « un homme boiteux dès le sein de sa mère, qui était porté, et qu'on plaçait chaque jour à la porte du temple, appelée la Belle-Porte, pour demander l'aumône à ceux qui y entraient ». Il demandait donc l'aumône, et ne connaissait pas les apôtres

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mourir ? [...]

À l'égard de Jésus-Christ la conduite des Juifs fut aussi impie qu'injuste, car ils crucifièrent leur bienfaiteur, l'homme qui jamais ne leur avait fait de mal. Quel fut donc leur motif ? Dites-le moi. L'orgueil et la vanité. Et cependant Jésus-Christ les honorait dans toute circonstance. Comment ? Rappelez-vous ces paroles : « Les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse, faites donc tout ce qu'ils vous disent, mais ne faites pas ce qu'ils font ». Et encore : « Allez, et montrez-vous au prêtre » (Mt 23, 2-3 ; 8, 4). C'est ainsi que Jésus, pouvant perdre ses ennemis, leur offrait le salut, et à son exemple soyons amis de tous, et réservons pour le démon seul tout sentiment de haine et d'inimitié. [...]

# Homélie 10

Ac 4, 1-23

*Comme ils parlaient au peuple, les prêtres et le capitaine des gardes du temple survinrent (4, 1).*

[...] Considérez comment ceux qui ont soudoyé un traître contre Jésus-Christ, en viennent maintenant à mettre eux-mêmes la main sur les disciples, et comment leur audace et leur impudence se sont accrues depuis le crucifiement du Sauveur. C'est que le péché, tant qu'il n'est pour ainsi parler qu'en enfantement, garde une certaine pudeur, et que, quand il est une fois accompli, il accroît l'impudence de ceux qui l'ont commis. Mais pourquoi le capitaine des gardes vient-il aussi ? « Les prêtres », dit le texte, « survinrent avec le capitaine des gardes ». C'était afin de donner à cette affaire le caractère d'un crime d'État, et pour ne pas courir le risque de se faire justice eux-mêmes comme dans une affaire privée. C'est une conduite qu'ils s'appliquent partout à tenir. « Ne pouvant souffrir qu'ils enseignent le peuple » (2). Leur dépit venait non seulement de ce que les apôtres enseignaient, mais de ce qu'ils annonçaient la résurrection du Sauveur, et même notre propre résurrection par Jésus-Christ. « Qu'ils enseignent le peuple », dit le texte, « et qu'ils annoncent la résurrection des morts en Jésus-Christ ». Il y a eu tant de vertu dans la résurrection de Jésus-Christ, qu'il est devenu l'auteur de la résurrection des autres. « Et ils mirent la main sur eux, et ils les jetèrent en prison jusqu'au lendemain, parce qu'il était déjà tard » (3). Ô impudence ! Ils avaient les mains encore toutes pleines du premier sang qu'ils avaient répandu, et leur fureur n'en était pas ralentie, ils voulaient même

les remplir d'un nouveau sang. La présence du capitaine des gardes à cette affaire avait peut-être encore une autre raison outre celle que nous avons donnée ; peut-être craignait-on les disciples qui étaient devenus une multitude. « Il était déjà tard. » Les Juifs agissaient de la sorte et gardaient les apôtres pour les adoucir, mais ce délai ne servait qu'à ajouter à leur constance. Considérez quels sont ceux qu'on arrête : ce sont les chefs des apôtres, on veut en faire pour les autres un exemple qui les empêche de se rechercher les uns les autres et d'agir de concert.

« Cependant beaucoup de ceux qui avaient entendu le discours de Pierre crurent et le nombre des hommes fut d'environ cinq mille. » (4) Qu'est ceci ? Les voyait-on entourés de considération ? Ne les voyait-on pas, au contraire, chargés de fers ? Qu'est-ce donc qui attirait à la foi ? Voyez-vous éclater la vertu de Dieu ? Tout conspire à ébranler la foi, et c'est le contraire qui arrive. C'est que le discours de Pierre avait jeté la semence divine, fort avant dans les âmes, c'est qu'il avait touché les cœurs. Les Juifs étaient irrités de voir que les disciples ne les craignaient pas et qu'ils comptaient pour rien les maux présents. Voici en effet le raisonnement que faisaient les disciples : si le Crucifié opère de telles œuvres, s'il a fait marcher le boiteux, nous n'avons rien à craindre de ceux-ci. C'était donc là un effet de la divine sagesse. C'était par son action que le nombre des croyants augmentait. Effrayés de cet accroissement, les ennemis de la foi enchaînèrent les apôtres à la vue de leurs disciples, pour intimider ceux-ci. Le contraire de ce qu'ils voulaient arriva. Ils n'interrogèrent pas les prisonniers devant les fidèles, mais à l'écart, de peur que ceux-ci ne profitent de la fermeté de leurs réponses s'ils les entendaient.

« Le lendemain les chefs du peuple, les sénateurs et les scribes, s'assemblèrent dans Jérusalem, avec Anne le grand prêtre, Caïphe, Jean, Alexandre et tous ceux qui étaient de la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

apôtres. »

Observez ici, je vous prie, comment il fait voir que la Loi est annulée, comment il nous dit : « Lévite, cypriote d'origine ». En changeant de patrie, les lévites gardaient donc leur nom. Mais reprenons ce qui a été dit plus haut. « Ayant été renvoyés, ils vinrent près des leurs et leur racontèrent tout ce que leur avaient dit les princes des prêtres et les anciens. » Voyez l'humilité et la sagesse des apôtres. Ils ne vont point çà et là se vanter et dire comment ils ont réfuté les prêtres ; ils ne cherchent pas dans leurs récits la vaine gloire, mais ils retournent vers les leurs et racontent simplement ce que les anciens leur ont dit. Par là, nous apprenons qu'ils ne se sont point jetés témérairement dans les épreuves, mais qu'ils les ont soutenues avec courage quand elles se sont présentées. Tout autre, appuyé sur la multitude, aurait peut-être dit des injures, proféré mille choses pénibles à entendre. Il n'en est pas ainsi de ces sages. Ils font tout avec douceur et calme. « Ayant entendu cela, ils élevèrent tous ensemble la voix vers Dieu. » C'est le cri de la joie et d'une grande ferveur. Voilà les prières efficaces, celles qui sont pleines de sagesse, qui ont de tels objets, qui partent de telles sources, qui se font en de telles circonstances et de telle manière, les autres sont maudites et impures. Voyez comme il n'y a rien de superflu : ils ne parlent que de la puissance de Dieu, ou plutôt, comme le Christ disait aux Juifs : « Si je parle dans l'Esprit de Dieu », de même les disciples parlent « par le Saint-Esprit ». Et voilà que le Sauveur aussi parle dans l'Esprit. Mais écoutez ce qu'ils disent : « Seigneur Dieu, qui avez dit par la bouche de votre serviteur David : pourquoi les nations ont-elles frémi ? » L'usage de l'Écriture est de parler d'une seule chose comme si elle parlait de plusieurs. Ils veulent donc dire : ils ont été impuissants, mais vous, vous avez tout fait, vous qui dirigez et menez toute chose à bon terme, vous l'habile et le sage par

excellence, vous qui vous servez de vos ennemis pour accomplir vos desseins. Ils parlent de l'habileté et de la sagesse de Dieu pour montrer que c'était bien en qualité d'ennemis et d'adversaires et dans des vues homicides que les Juifs s'étaient ligués, mais, ô Dieu ! la conjuration n'a pas eu d'autre résultat que l'accomplissement de vos desseins, « de tout ce qui avait été décrété par votre main et par votre conseil ». Qu'est-ce à dire : « Par votre main » ? Votre main signifie ici, me semble-t-il, votre puissance et votre volonté. Il suffit, dit-il, que vous ayez voulu, car ce n'est pas la puissance qui prévoit. « Par votre main » veut donc dire : tout ce que vous avez commandé ou tout ce que vous avez fait. Comme alors ils n'ont formé que de vains projets, faites qu'il en soit de même encore aujourd'hui.

« Et donnez à vos serviteurs », c'est-à-dire que leurs menaces n'aient pas d'effets. Et ils font cette prière, non pour détourner d'eux les périls, mais en faveur de la prédication. En effet, ils ne disent pas : arrachez-nous aux dangers. Que disent-ils donc ? « Donnez à vos serviteurs d'annoncer votre parole en toute liberté. » Vous qui avez mené ces choses à bon terme, menez-y encore celles-ci. « Que vous avez consacré par votre onction. » Voyez comme dans leur prière ils font la part de la passion du Christ ; comme ils lui rapportent tout et lui attribuent la liberté dont ils jouissent ! Voyez-vous aussi comme ils demandent tout pour Dieu et rien par ambition et pour leur propre gloire ? De leur part, ils promettent de ne point se laisser effrayer, mais ils demandent des signes. « En étendant votre main pour que des guérisons, des miracles et des prodiges s'opèrent. » Bien, sans cela, en effet, déploieraient-ils une immense ardeur, ils n'aboutiraient à rien. Dieu exauça leur prière, et le prouva en ébranlant le lieu où ils étaient. « Après qu'ils eurent prié, le lieu fut ébranlé. » Et pour vous convaincre que telle était la cause de ce mouvement, écoutez le prophète :

« Lui qui regarde la terre et la fait trembler » ; et encore : « La terre a été ébranlée à l'aspect de Dieu, à l'aspect du Dieu de Jacob » (Ps 103, 32 ; 113, 7). Et Dieu fait cela pour imprimer une plus grande terreur, pour les fortifier après les menaces et leur inspirer une plus grande liberté. En effet, c'était au commencement ; ils avaient besoin de signes sensibles pour opérer la foi, ce qui ensuite ne se reproduisit plus. Ils retirèrent donc une grande consolation de leur prière. [...]

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

verrez que dès le début il y a eu des guerres au-dedans comme au-dehors. « Mais les douze ayant convoqué la foule des disciples, dirent : il n'est pas convenable que nous abandonnions la prédication pour vaquer au service des tables. » Très bien : il faut en effet préférer le plus nécessaire au moins nécessaire. Mais voyez comme ils pourvoient à ce service, sans négliger la prédication. On choisit les plus respectables : « Frères, cherchez donc parmi vous sept hommes de bon témoignage, remplis de l'Esprit et de sagesse, à qui nous confierons ce service. Quant à nous, nous nous appliquerons à la prière et au ministère de la parole. La proposition fut agréée de toute la multitude ; et ils choisirent Étienne, homme rempli de foi et du Saint-Esprit ». Ainsi ceux que l'on choisit sont remplis de foi, afin d'éviter ce qui est arrivé à l'occasion de Judas, d'Ananie et de Saphire. « Et Philippe, et Prochore, et Nicanor, et Timon, et Parmena, et Nicolas, prosélyte d'Antioche, qu'ils présentèrent aux apôtres ; et ceux-ci, après avoir prié, leur imposèrent les mains. Et la parole du Seigneur s'étendait, et le nombre des disciples augmentait à Jérusalem ; beaucoup de prêtres même obéissaient à la foi. » [...]

Voyez encore : ils leur laissent le choix et préfèrent ceux qui plaisent à tout le monde et reçoivent de tous un bon témoignage. Quand il s'agissait de proposer Matthias : « Il faut », dirent-ils, « choisir un de ceux qui ont toujours été avec nous ». Ici, ils ne tiennent plus ce langage, la question n'était pas la même. Aussi n'abandonnent-ils point le choix au sort, et bien qu'ils puissent eux-mêmes choisir sous l'inspiration de l'Esprit, cependant ils s'en abstiennent ; ils préfèrent s'en rapporter au témoignage de la foule. Ils se réservent, il est vrai, de fixer le nombre, de régler l'élection, d'en déterminer le but : mais ils abandonnent à la multitude la désignation des sujets, pour ne pas paraître faire des faveurs, quoique Dieu ait permis à Moïse de choisir des

vieillards de sa connaissance. Dans de tels offices il faut une grande sagesse. N'allez pas croire que, parce qu'ils ne sont pas chargés de prêcher, ils n'ont pas besoin de sagesse, il leur en faut, et beaucoup. « Pour nous, nous nous appliquerons à la prière et au ministère de la parole. » Au commencement comme à la fin, ils s'excusent. « Nous nous appliquerons. » Il le fallait, ce n'était point assez d'y aller à la légère et comme au hasard, l'application était nécessaire. « La proposition fut agréée de toute la multitude » : c'était le juste effet de leur sagesse, tous approuvèrent la proposition, parce qu'elle était raisonnable. « Et ils choisirent » (c'est le second choix qu'ils font) « Étienne, homme plein de foi et du Saint-Esprit, et Philippe, et Prochore, et Nicanor, et Timon, et Parména, et Nicolas, prosélyte d'Antioche, et les présentèrent aux apôtres. Et ceux-ci ayant prié, leur imposèrent les mains ». Ceci nous apprend que c'est la foule qui les a elle-même désignés et comme tirés de son sein, et non les apôtres. Voyez aussi comme l'écrivain est bref, il ne dit point comment ils ont été ordonnés, mais simplement qu'ils l'ont été par la prière, car c'était une ordination. Un homme impose la main ; mais c'est Dieu qui fait tout, c'est sa main qui touche la tête de l'ordonné, si l'ordination se fait comme il faut. « Et la parole de Dieu s'étendait, et le nombre des disciples augmentait. » Ceci n'est point dit sans raison, mais pour montrer la puissance de l'aumône et du bon ordre. Du reste, devant raconter ce qui regarde Étienne, l'écrivain en donne d'abord les motifs : « Et beaucoup de prêtres », dit-il, « obéissaient à la foi ». En voyant le chef et le docteur parler ainsi, ils pouvaient encore juger par les œuvres. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que le peuple ne se soit pas divisé dans l'élection et n'ait pas désapprouvé les apôtres.

Mais quelle dignité conféra-t-on aux élus ? Quelle ordination reçurent-ils ? C'est ce qu'il faut savoir. Était-ce celle

de diacres ? Elle n'existait pas encore dans les églises, toute l'administration reposait sur les prêtres ; il n'y avait même pas encore d'évêques, excepté les apôtres. Ainsi, je ne vois pas que le nom de diacres ni de prêtres soit alors clairement connu et admis ; et pourtant, c'est dans ce but qu'ils ont été ordonnés. On ne se contente pas de leur confier la fonction, mais on prie pour qu'ils en aient le pouvoir. Et je vous demande si ces sept hommes en avaient besoin, au milieu d'une telle abondance d'argent, d'une telle multitude de veuves. Aussi ce ne sont pas de simples prières, mais de longues supplications ; c'était ici le moyen d'action comme dans la prédication, car ils faisaient presque tout par la prière. Ainsi les apôtres préféraient les choses spirituelles, ainsi ils étaient envoyés en mission, ainsi eux-mêmes avaient reçu ordre de prêcher. L'auteur ne dit pas cela, ne les loue pas, mais se contente de dire qu'il n'était pas convenable d'abandonner la fonction qui leur était confiée. Moïse avait aussi réglé que ceux qu'il choisissait ne se chargeraient point de tout. C'est encore pour cela que Paul dit : « Seulement nous devons nous ressouvenir des pauvres » (Ga 11, 10). Mais voyez comme ceux-ci ont surpassé ceux-là. Ils jeûnaient, ils persévéraient dans la prière. C'est ce qu'il faudrait encore faire aujourd'hui. On ne dit pas seulement qu'ils sont spirituels, mais remplis de l'Esprit et de sagesse : indiquant par là qu'il fallait beaucoup de sagesse pour supporter les accusations des veuves. À quoi sert que le dispensateur ne vole pas, s'il dissipe tout, ou s'il est orgueilleux et porté à la colère ? [...] « Et le nombre des disciples augmentait à Jérusalem. » Le nombre augmentait à Jérusalem ! Il est étonnant que la prédication s'étende là où le Christ avait été mis à mort. Ainsi, non seulement aucun des disciples ne se scandalisa de voir les apôtres flagellés, de voir les uns menacer, les autres tenter le Saint-Esprit, les autres murmurer ; mais le nombre des croyants

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

soient multipliés dans leur propre pays, ç'aurait été moins étonnant. Et ils ne sont pas restés peu de temps sur la terre étrangère, mais quatre cents ans. Cela nous apprend qu'ils ont montré une grande sagesse : car on ne se conduisait point envers eux comme des maîtres à l'égard de leurs serviteurs, mais comme des ennemis et des tyrans. Voilà pourquoi Dieu prédit qu'ils seront un jour dans une grande liberté, car c'est le sens de ces paroles : « Ils me serviront et reviendront ici », non sans être vengés. Et voyez comme il semble attribuer ici quelque chose à la circoncision, bien qu'il ne lui accorde réellement rien, car la promesse avait précédé la circoncision qui n'est venue qu'après. « Et les patriarches jaloux. » Ici, il ne les blesse pas, il cherche à leur faire plaisir. Il appelle leurs ancêtres patriarches, parce qu'ils en étaient fiers. D'autre part, il fait voir que les saints n'ont pas été exempts de tribulations, mais que c'est au sein même des tribulations qu'ils ont été secourus. Et non seulement ils ne s'en dégagèrent pas, mais quand ils auraient dû y mettre un terme, ils aidèrent leurs oppresseurs. Comme les frères de Joseph, en le vendant, l'avaient rendu plus illustre, ainsi fit le roi pour Moïse, en ordonnant de tuer les enfants, car, sans cet ordre, rien ne serait arrivé.

Voyez la Providence de Dieu ! Le roi met Moïse en fuite, et Dieu ne s'y oppose pas, parce qu'il ménage l'avenir et veut le rendre digne de la vision céleste sur la terre étrangère. Ainsi, celui qui a été vendu comme esclave, il le fait roi là même où on le croit esclave. Et comme Joseph règne là où on l'a vendu, ainsi le Christ déploie sa puissance dans la mort. Ce n'était pas seulement une question d'honneur, mais aussi confiance en sa propre vertu. Mais reprenons ce qui a été dit plus haut. « Et il l'établit intendant sur l'Égypte et sur toute sa maison. » Voyez quels événements Dieu prépare par la famine. « Jacob descendit en Égypte avec soixante-quinze personnes. Et il y mourut, lui et

nos pères. Et ils furent transportés à Sichem et déposés dans le sépulcre qu'Abraham avait acheté à prix d'argent du fils d'Hémor, fils de Sichem. » Preuve qu'ils n'avaient pas même la propriété d'un tombeau. « Mais comme approchait le temps de la promesse que Dieu avait jurée à Abraham, le peuple crût et se multiplia en Égypte, jusqu'à ce qu'il s'élève un autre roi qui ne connaissait pas Joseph. » Vous voyez que Dieu ne les avait pas multipliés pendant tant d'années, mais seulement quand la fin approcha, et pourtant ils avaient passé plus de quatre cents ans en Égypte. Voilà le prodige. « Celui-ci, circonvenant notre nation, affligea nos pères, jusqu'à leur faire exposer leurs enfants pour en empêcher la propagation. » – « Circonvenant » ; par ce mot il indique le meurtre secret, car Pharaon ne voulait pas les tuer publiquement, et pour cela il ajoute : « Jusqu'à leur faire exposer leurs enfants. En ce même temps naquit Moïse qui fut agréable à Dieu ». L'étonnant est que le futur chef ne naît ni avant ni après, mais au milieu même de ces mesures de fureur.

« Et il fut nourri trois mois dans la maison de son père. » C'est quand tout est humainement désespéré, quand ses parents l'ont rejeté, que l'action de la Providence se montre avec éclat. « Exposé ensuite, la fille de Pharaon le prit et le nourrit comme son fils. » Quand de si grands événements se passaient, il n'y avait encore ni temple, ni sacrifice. Et il fut nourri dans une maison étrangère. « Et Moïse fut instruit dans toute la sagesse des Égyptiens, et il était puissant en paroles et en œuvres. » Je m'étonne qu'il ait vécu là quarante ans et que la circoncision ne l'ait pas trahi, et encore plus, que lui et Joseph, au sein d'une vie tranquille, aient ainsi négligé leurs propres intérêts pour sauver les autres. « Mais lorsque s'accomplissait sa quarantième année, il lui vint dans l'esprit de visiter ses frères, les enfants d'Israël. Et ayant vu l'un d'eux injustement traité, il le défendit et vengea celui qui souffrait l'injure, en frappant l'Égyptien. Or,

il pensait que ses frères comprendraient, que Dieu les sauverait par sa main, mais ils ne le comprirent pas. »

Voyez comme Étienne ne paraît point encore importun, quand il rappelle de si grands événements, et comment on supporte de l'entendre, tant la beauté de son visage les charmaient ! « Il pensait que ses frères comprendraient. » Et pourtant il prouvait sa mission par ses œuvres, et il n'y avait pas besoin d'un effort d'intelligence, néanmoins, ils ne comprirent pas. Voyez avec quelle modération il parle, et comment, après avoir montré Moïse irrité dans cette circonstance, il nous le présente plein de douceur dans une autre. « Le jour suivant il en vit qui se querellaient, et il s'efforçait de les remettre en paix, en disant : "Hommes, vous êtes frères, pourquoi vous faites-vous tort l'un à l'autre ?" Mais celui qui faisait injure à l'autre le repoussa en disant : "Qui t'a établi chef et juge sur nous ? Veux-tu me tuer comme tu as tué hier l'Égyptien ?" » C'était dans les mêmes sentiments, paraît-il, et dans le même langage qu'ils disaient au Christ : « Nous n'avons pas d'autre roi que César ». Ainsi les Juifs avaient-ils coutume de traiter leurs bienfaiteurs. Voyez-vous la folie ? Ils accusent celui qui doit les sauver, en disant : « Comme tu as tué hier l'Égyptien. Sur cette parole, Moïse s'enfuit, et il demeura comme étranger sur la terre de Madian, où il engendra deux fils ». Il fuit, mais la fuite, pas plus que la mort, ne détruisit l'œuvre providentielle. « Et après quarante ans, l'ange du Seigneur lui apparut dans le désert du mont Sinäï, au milieu d'un buisson enflammé. »

Voyez-vous comme le temps ne saurait nuire aux vues de la Providence ? C'est quand il est en fuite, quand il est proscrit, quand il a passé un long temps sur la terre étrangère et qu'il y a eu deux fils, quand il n'y a plus d'espoir de retour, c'est alors que l'ange lui apparaît. Il donne le nom d'ange au Fils de Dieu, comme à un homme. Et où a lieu l'apparition ? Dans le désert,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pardonnez la colère et la fureur avec laquelle ils commettaient le meurtre, montrer une âme exempte de passion, c'était certainement le moyen de faire accueillir sa parole. « Or Saul était consentant de sa mort. Mais il s'éleva en ce temps-là une grande persécution contre l'Église qui était à Jérusalem. » Cette persécution n'était pas sans cause, mais elle arrivait, ce me semble, par les vues de la Providence. « Et tous, excepté les apôtres, furent dispersés dans les régions de la Judée et de la Samarie. » Voyez-vous comme Dieu permet de nouveau les épreuves ? Mais voyez aussi comme les choses sont ménagées. Les miracles leur avaient attiré l'admiration, ils n'avaient point souffert de la flagellation ; ils sont établis dans les diverses contrées, la parole se multiplie, et à la fin Dieu permet qu'un grand obstacle survienne. Et il s'élève une persécution extraordinaire, telle qu'ils prennent la fuite en même temps (car ils craignaient leurs ennemis devenus plus audacieux), et que chacun peut se convaincre que les Juifs sont hommes à craindre et à fuir. Ils souffrent la persécution pour que vous ne puissiez pas dire qu'ils devaient leur succès uniquement à la grâce ; ils deviennent plus timides et leurs ennemis plus audacieux. « Et ils furent tous dispersés, excepté les apôtres. » J'avais donc raison de dire que cette persécution était l'œuvre de la Providence ; car si elle n'avait pas eu lieu, ils n'auraient pas été dispersés. « Mais des hommes religieux ensevelirent Étienne, et firent ses funérailles avec un grand deuil. » Ils le pleurent parce qu'ils n'étaient pas encore parfaits, ou parce qu'Étienne était aimable et digne de respect. Ainsi, non seulement la crainte, mais aussi la douleur et le deuil font voir qu'ils sont hommes.

Et qui n'aurait pas pleuré cet agneau plein de douceur, lapidé et étendu mort ? L'évangéliste lui a composé une digne épitaphe, en disant : « Puis, ayant fléchi les genoux, il cria d'une voix forte. Et ils firent ses funérailles avec un grand deuil ».

Mais reprenons ce qui a été dit plus haut : « Comme il était rempli de l'Esprit Saint, levant les yeux au ciel, il vit la gloire de Dieu et Jésus debout à la droite de Dieu, et il dit : voilà que je vois les Cieux ouverts. Et ils se bouchèrent les oreilles et se précipitèrent tous ensemble sur lui ». Comment y avait-il là matière à accusation ? Et cependant celui qui avait fait tant de prodiges, qui les avait tous vaincus par la parole, qui avait dit de si grandes choses, ils l'entraînent à leur gré et assouvissent sur lui leur fureur. « Mais les témoins déposèrent leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme nommé Saul. » Voyez comme on raconte en détail tout ce qui regarde Paul, afin de vous faire voir l'œuvre de Dieu qui s'accomplira plus tard en lui. En attendant, non seulement il ne croit pas, mais il frappe Étienne par ces milliers de mains homicides ; et c'est ce que ces mots indiquent : « Or Saul était consentant de sa mort ». [...]

« Cependant Saul ravageait l'Église, entrant dans les maisons et traînant des hommes et des femmes, il les jetait en prison. » C'était là une grande fureur : être seul et entrer dans les maisons, tant il était prêt à donner sa vie pour la Loi ! « Traînant des hommes et des femmes. » Voyez donc quelle licence ! Quelle injure ! Quelle folie ! Enhardi par le meurtre d'Étienne, il maltraite en mille manières ceux qui tombent entre ses mains. « Et ceux donc qui avaient été dispersés, passaient d'un lieu dans un autre, en annonçant la parole de Dieu. » « Or Philippe étant descendu dans la ville de Samarie, leur prêchait le Christ. Et la foule était attentive à ce que disait Philippe, l'écoutant unanimement et voyant les miracles qu'il faisait. Car des esprits impurs sortaient d'un grand nombre d'entre eux en poussant de grands cris, et beaucoup de paralytiques et de boiteux furent guéris. Il y eut donc une grande joie dans cette ville. Or un certain homme, nommé Simon, qui auparavant avait exercé la magie dans la ville, séduisait le peuple de Samarie, se

disant être quelqu'un de grand. Et tous, du plus petit jusqu'au plus grand, l'écoutaient disant : celui-ci est la grande vertu de Dieu. » Observez une autre tentation, celle de Simon : « Et la foule s'attachait à lui, parce que depuis longtemps il leur avait troublé l'esprit par ses enchantements. Mais quand ils eurent cru à Philippe qui leur annonçait la parole de Dieu, ils furent baptisés, hommes et femmes. Alors Simon lui-même crut aussi, et lorsqu'il eut été baptisé, il s'attacha à Philippe. Mais voyant qu'il se faisait des prodiges et de grands miracles, il était frappé d'étonnement et d'admiration. Or les apôtres qui étaient à Jérusalem, ayant appris que la Samarie avait reçu la parole de Dieu, leur envoyèrent Pierre et Jean, qui, étant venus, prièrent pour eux, afin qu'ils reçoivent l'Esprit Saint, car il n'était encore descendu sur aucun d'eux, mais ils avaient seulement été baptisés au nom du Seigneur Jésus. Alors ils leur imposaient les mains et ils recevaient l'Esprit Saint. Or Simon voyant que, par l'imposition des mains des apôtres, l'Esprit Saint était donné, il leur offrit de l'argent disant : donnez-moi aussi ce pouvoir, afin que tous ceux à qui j'imposerai les mains, reçoivent l'Esprit Saint ».

Comment, direz-vous, ceux-ci n'avaient-ils point reçu l'Esprit Saint ? Ils avaient reçu l'Esprit de rémission, mais pas encore celui des miracles. Et la preuve qu'ils n'avaient pas reçu l'Esprit des miracles, c'est que Simon, témoin de ses effets, vint le demander. Quoique la persécution sévît alors, le Seigneur les en sauva néanmoins, en leur faisant comme un rempart de prodiges. Bien loin d'abattre leur courage, la mort d'Étienne n'avait fait que l'augmenter, c'est pourquoi les maîtres se dispersent, afin de mieux propager la doctrine. Et voyez encore comme ils jouissent, comme ils sont heureux. « Il y avait une grande joie dans la ville », quoique le deuil soit grand aussi. C'est ainsi que Dieu a coutume d'agir, mêlant la joie à la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qui l'écoutaient étaient frappés d'étonnement, et ils disaient : n'est-ce pas là celui qui persécutait avec tant d'ardeur, dans Jérusalem, ceux qui invoquaient ce nom, et qui est venu ici pour les emmener prisonniers aux princes des prêtres ? Mais Saul se fortifiait de plus en plus, et confondait les Juifs qui demeuraient à Damas, leur prouvant que Jésus était le Christ » (21-22). Dans sa connaissance de la Loi, il leur fermait la bouche, il ne leur permettait pas de souffler le mot. Ils avaient cru se délivrer de tous les discours de ce genre en se délivrant d'Étienne, et ils retrouvaient un autre Étienne encore plus véhément.

Mais reprenons ce qui concerne la vision d'Ananie. Le Seigneur ne lui dit pas : allez lui parler et l'instruire. Car si ces paroles : « Il est en prière, et il a vu un homme qui lui imposait les mains », ne suffisaient pas pour persuader Ananie, à plus forte raison, les autres paroles auraient été peu convaincantes. « Il a vu », dit le texte, « dans une vision », par conséquent il ne se défiera pas de vous, donc ne craignez rien, mettez-vous en route. C'est ainsi qu'il arrive à Philippe de ne pas tout comprendre au premier moment. « Parce qu'il m'est un vase d'élection. » Paroles qui ont pour but de dissiper la crainte, et d'inspirer la confiance, puisque ce persécuteur devait prendre les intérêts du Seigneur, au point de souffrir beaucoup de maux. L'expression, « C'est un vase », montre que la perversité n'est pas naturelle en lui ; « d'élection », montre qu'il a été trouvé bon, car on ne choisit que ce qui a été trouvé bon. La réponse d'Ananie ne prouve pas qu'il refuse de croire, ni qu'il pense que le Christ se soit trompé, rejetons ces pensées ; mais Ananie effrayé, tremblant, n'a rien entendu de ce qu'on lui disait, du moment que le nom de Paul eut frappé son oreille, telle fut son épouvante aussitôt qu'il a entendu ce nom ; et cependant, en apprenant la cécité dont le Seigneur l'avait frappé, Ananie devait se rassurer. « Et même il est venu en cette ville, dit-il, pour

emmener prisonniers tous ceux qui invoquent votre nom. » C'est comme s'il disait : j'ai peur qu'il n'aille, moi aussi, m'emmener à Jérusalem, voulez-vous me jeter dans la gueule du lion ? Voulez-vous me livrer à lui ? Il a peur, et ce qu'il dit, c'est pour nous faire connaître, par tous les moyens, la vertu de Paul. Que les Juifs tiennent un pareil langage, il n'y a là rien de merveilleux ; mais que ce soit Ananie qui parle ainsi et avec une telle épouvante, c'est la plus grande preuve de la puissance de Dieu.

« Saul, mon frère. » L'épouvante est grande, mais l'obéissance est plus grande encore, après l'épouvante. Le Seigneur avait dit : « C'est un vase d'élection » ; on pouvait croire que Dieu agissait seul, pour corriger cette pensée, le texte ajoute : « Pour porter mon nom devant les gentils, devant les rois et devant les enfants d'Israël ». Ananie entend ici ce qui devait le plus réjouir son cœur : le persécuteur allait donc se tourner contre les Juifs. Aussi ce n'est pas de la joie seulement, mais de la confiance qui remplit l'âme d'Ananie. « Car je lui montrerai », dit le texte, « combien il faudra qu'il souffre pour mon nom ». Ces paroles révèlent l'avenir, et en même temps opèrent la persuasion : un jour, il souffrira tout, ce persécuteur si furieux, et Ananie ne veut pas le baptiser pour qu'il recouvre la vue ; tant mieux, dit Ananie, laissez-le dans sa cécité, ce qui fait sa douceur aujourd'hui, c'est qu'il est aveugle. À quoi bon m'ordonner de lui ouvrir les yeux ? Pour qu'il continue à nous emmener prisonniers ? Eh bien ! Non, ne redoutez pas l'avenir : quand ses yeux se rouvriront, ce n'est pas contre nous, mais pour nous, qu'il se servira de ses yeux, donc, « pour qu'il recouvre la vue ». Puis il ajoute : n'ayez pas peur, il ne vous fera aucun mal, au contraire, il souffrira un grand nombre de maux. Et ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il souffrira d'abord, et ensuite, il se précipitera dans les dangers. « Saul, mon frère,

Jésus qui vous est apparu dans le chemin, m'a envoyé » (47). Il ne lui dit pas : qui vous a aveuglé, mais « qui vous est apparu », langage plein de mesure, et qui n'a rien de présomptueux. Ainsi, de même que Pierre disait à propos du boiteux : « Pourquoi nous regardez-vous comme si c'était par notre vertu ou par notre puissance, que nous avons fait marcher ce boiteux ? » (Ac 3, 12), de même Ananie, en cette circonstance : « Jésus qui vous est apparu ». Il lui imposait les mains, en prononçant ces paroles, et la double cécité était guérie. Quant à cette observation, « ayant mangé, il reprit des forces », c'est pour montrer l'affaiblissement de Saul, et par suite du chagrin que lui causait sa cécité, et par suite de la peur, et par suite de la faim. Car il ne voulut prendre de nourriture qu'après qu'il a été baptisé, et gratifié ainsi des plus précieux dons. Et Ananie ne dit pas : Jésus le crucifié, le Fils de Dieu, celui qui fait des miracles, mais que lui dit-il ? « Qui vous est apparu. » Il ne le désigne que par ce que Saul connaît de lui ; le Christ n'avait rien ajouté, n'avait pas dit : je suis le crucifié, le ressuscité, mais : « Celui que vous persécutez ». Ananie ne lui dit pas : le persécuté, afin de ne pas prononcer des paroles de triomphe ni de sarcasme. « Qui vous est apparu », dit-il, « dans le chemin ». Sans doute, il n'a pas été vu, mais ce qu'il a opéré, l'a fait voir. Et pour alléger ce qu'il y a de pénible dans ces paroles, vite Ananie ajoute : « Afin que vous recouvriez la vue, et que vous soyez rempli du Saint-Esprit ». Ainsi, il n'est pas venu pour le confondre à propos de ce qui est arrivé, mais pour lui apporter la grâce. Quant à moi, il me semble que Saul et que Corneille ont reçu le Saint-Esprit tout de suite après que ces paroles eurent été prononcées. Cependant celui qui le communiquait, n'était pas un des douze. Qu'importe ? Il n'y avait, dans ces circonstances, rien qui appartînt à l'homme, rien qui se fît par l'énergie de l'homme. C'était Dieu qui était là, opérant tout. Et, en même

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Lorsqu'il fut arrivé dans la chambre haute, il se mit à genoux et en prière, et, se tournant vers le corps, il dit : Thabita, levez-vous. » Dieu ne permet pas tous les signes avec la même facilité, celui-ci était dans l'intérêt des disciples. Dieu ne s'inquiétait pas seulement de sauver les autres hommes, il voulait aussi le salut de ses serviteurs. Donc celui dont l'ombre seule guérissait tant de malades, s'applique maintenant et fait tout pour ressusciter cette femme. Il faut dire aussi que la foi des assistants coopérait à cette œuvre. Donc, il ressuscite cette morte d'abord en l'appelant par son nom. Cette femme, comme si elle se réveillait, ouvrit d'abord les yeux et à la vue de Pierre, elle se mit aussitôt sur son séant, et enfin, sentant sa main, la voilà raffermie. Quant à vous, considérez ici le fruit qu'il vous faut recueillir, l'utilité du miracle, et non le spectacle. Si Pierre fait sortir tout le monde, c'est pour imiter son Maître. En effet, là où se versent les pleurs, un si grand mystère n'est pas à sa place ; disons mieux, là où s'opèrent les miracles, il ne faut pas de larmes. Écoutez, je vous en conjure, quoique nos yeux ne voient plus rien de pareil, il n'en est pas moins vrai que, maintenant encore, au milieu des morts, s'accomplit un grand mystère. Voyons, répondez-moi, si, pendant que nous sommes ici, l'empereur appelait quelqu'un de nous à sa cour, faudrait-il donc pleurer et gémir ? Des anges se présentent, envoyés du ciel, c'est du ciel qu'ils viennent, de la part du souverain Seigneur, pour appeler leur compagnon d'esclavage, et vous pleurez, et vous ne comprenez pas le mystère qui s'accomplit ? Combien redoutable est ce mystère, comme il est fait pour exciter l'épouvante, et, en même temps, combien il mérite et nos chants d'allégresse et notre joie !

Comprenez-vous enfin qu'il n'y a pas là un sujet de larmes ? Ce mystère est la plus grande marque de la sagesse de Dieu. Comme on abandonne une maison, ainsi fait l'âme,

pressée de se réunir à son Seigneur. Et vous êtes dans le deuil ? Il fallait donc pleurer à la naissance de l'enfant, car la dernière naissance est bien plus heureuse. L'âme s'en va vers une autre lumière, elle s'échappe comme d'une prison, elle retourne comme on revient d'un combat. Sans doute, m'objectera-t-on, mais vous parlez des justes ; et que t'importe, ô homme ? Auprès des justes éprouves-tu ce que je dis ? Eh bien, dites-moi, que peut-on reprocher à l'enfant, au petit enfant ? Pourquoi votre deuil pour le nouveau baptisé, car, pour celui-ci encore, la condition est la même ? Pourquoi donc votre deuil ? Ne voyez-vous pas que c'est comme un pur soleil qui s'élève ? Que l'âme pure, quittant son corps, est une lumière brillante ? L'empereur, faisant son entrée dans la ville, ne mérite pas le silence de l'admiration autant que l'âme rejetant son corps pour s'en aller avec les anges. Réfléchissons donc sur l'âme, sur le saisissement, sur l'admiration, sur la volupté qu'elle éprouve. Pourquoi votre deuil, encore une fois ? Ne pleurez-vous donc que sur les pécheurs ? Plaise au ciel qu'il en soit ainsi ! Je ne l'empêcherai pas ce deuil-là ; plaise à Dieu que telle en soit la cause ! De là les larmes apostoliques, de là les larmes du Seigneur. Jésus aussi, Jésus pleura sur Jérusalem. Je voudrais que ce soit à ce caractère qu'on reconnaisse le deuil ; mais lorsqu'aux exhortations qu'on vous adresse, vous n'opposez que des mots, l'habitude, les liaisons rompues, la protection qui vous est enlevée, vous ne parlez pas du vrai deuil, je ne vois là que des prétextes. Faites le deuil du pécheur, versez sur lui des larmes ; et moi aussi, j'en verserai avec vous, j'en verserai plus que vous, d'autant qu'il est plus exposé aux châtiments, le pécheur ; et moi aussi, je me lamenterai, et de mes lamentations je vous dis la cause, et ce n'est pas vous seulement qui devez pleurer le pécheur, mais la cité tout entière et tous ceux que vous rencontrez, comme vous pleurez sur les malheureux que l'on

mène à la mort, car c'est la réalité, c'est une mort sinistre que celle des pécheurs. [...]

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## Homélie 24

Ac 10, 44-46

*Pierre parlait encore, lorsque le Saint-Esprit descendit sur tous ceux qui écoutaient sa parole ; et les fidèles circoncis, qui étaient venus avec Pierre, furent frappés d'étonnement de voir que la grâce du Saint-Esprit se répandait aussi sur les gentils. Car ils les entendaient parler diverses langues, et glorifier Dieu.*

Voyez la conduite de Dieu ! Il n'a pas permis que le discours soit achevé, ni que le baptême soit donné par l'ordre de Pierre. Ils montraient une âme merveilleusement disposée, ils avaient reçu le commencement de la doctrine, ils regardaient le baptême comme la rémission des péchés, et aussitôt l'Esprit arriva. Ce qui avait lieu, en outre, parce que la Providence de Dieu voulait ménager à Pierre de puissants moyens de défense. Non seulement ils reçoivent l'Esprit, mais ils parlaient diverses langues, ce qui frappait d'étonnement les assistants. Pourquoi les choses se passent-elles ainsi ? À cause des Juifs, car ce prodige excitait toute leur haine. Aussi est-ce partout Dieu qui agit seul. Et Pierre est là, pour ainsi dire, par hasard, leur disant qu'il convient maintenant d'aller trouver les nations, qu'il convient qu'elles soient instruites. Et ne soyez pas surpris, en effet, si, après de si grandes marques, et à Césarée et à Jérusalem, il y a eu des disputes, que ne serait-il pas arrivé sans ces merveilles qui accompagnèrent les apôtres ? Voilà pourquoi ces signes paraissent d'une manière éclatante. Et maintenant, voyez comment Pierre profite de l'occasion pour se justifier, et, pour preuve que sa réponse lui est inspirée par la circonstance,

écoutez l'évangéliste : « Alors Pierre dit : peut-on refuser l'eau du baptême à ceux qui ont déjà reçu le Saint-Esprit comme nous ? » (47). Voyez jusqu'où il est arrivé, et quel était son désir d'aller plus loin ; c'était là depuis longtemps sa pensée. « Peut-on refuser », dit-il, « l'eau du baptême ? » Il s'emporte, pour ainsi dire, contre ceux qui refuseraient, qui diraient que le baptême ne peut être donné aux gentils. Le plus nécessaire, dit-il, est accompli : ils ont reçu le baptême que nous avons reçu nous-mêmes. « Et il commanda qu'on les baptise, au nom du Seigneur Jésus-Christ » (48). C'est après s'être justifié qu'il ordonne de les baptiser, les instruisant par les faits mêmes, tant les Juifs étaient indisposés ! Il se justifie d'abord, quoique les faits parlent assez d'eux-mêmes, et ce n'est qu'ensuite qu'il donne son ordre.

« Après cela, ils le prièrent de demeurer quelques jours avec eux. » Il a donc raison de demeurer avec eux en toute confiance. « Les apôtres et les frères qui étaient dans la Judée apprirent que les gentils mêmes avaient reçu la parole de Dieu, et lorsque Pierre est venu à Jérusalem, les circoncis disputaient contre lui, et lui disaient : pourquoi avez-vous été chez des hommes incirconcis et avez-vous mangé avec eux ? » (11, 1-3). Et « les circoncis disputaient » : ce ne sont pas les apôtres. Qu'est-ce que cela veut dire, « disputaient » ? C'est-à-dire, étaient scandalisés, tout à fait scandalisés. Et voyez ce qu'ils lui reprochent. Ils ne lui disent pas : pourquoi avez-vous prêché ? Mais : « Pourquoi avez-vous mangé avec eux ? » Or Pierre ne répond pas à ce reproche sans valeur (sans valeur en réalité), mais il fait entendre une réponse imposante : s'ils avaient reçu l'Esprit, eux aussi, comment pouvions-nous leur refuser le baptême ? Pourquoi donc, avec les Samaritains, la chose ne s'est-elle pas passée de même ? Comment est-ce le contraire qui est arrivé ? Car non seulement le Saint-Esprit ne descendit pas

avant le baptême, mais pas même après le baptême. Et les Juifs ne se sont pas indignés, au contraire, ils ont très volontiers envoyé chez eux, précisément pour cette raison. Mais ici l'accusation contre Pierre ne porte pas sur ce point. Ils savaient bien, en effet, qu'il agissait par la grâce divine. « Mais pourquoi », disent-ils, « avez-vous mangé avec eux ? » Il y avait d'ailleurs une différence du tout au tout entre les Samaritains et les gentils. Et en outre, c'est un effet de la sagesse que Pierre soit accusé pour l'édification des autres. Car ce n'est pas sans dessein que Pierre leur a tout raconté. Or, maintenant voyez comme il est exempt de faste et de vaine gloire ! Le texte dit : « Mais Pierre commença à leur raconter par ordre comment la chose s'était passée : lorsque j'étais dans la ville de Joppé, en prière » (4, 5). Il ne dit pas pourquoi ni à quelle occasion, « il me survint un ravissement d'esprit et j'eus une vision, dans laquelle je vis descendre du ciel comme une grande nappe, tenue par les quatre coins, qui s'abaissait et venait jusqu'à moi, et la considérant avec attention, j'y vis des animaux terrestres à quatre pieds, des bêtes sauvages, des reptiles et des oiseaux du ciel. J'entendis aussi une voix qui me dit : Pierre, levez-vous, tuez et mangez » (6-7). Que veut-il dire par là ? Il suffisait, dirait-on, pour opérer la persuasion, de dire qu'il avait vu une nappe. Cependant une voix se joignit à la vision. « Je répondis : je n'ai garde, Seigneur, car jamais rien d'impur ni de souillé n'entrera dans ma bouche » (8). Comprenez-vous ? Ce que je devais faire, dit-il, je l'ai fait, j'ai dit que je n'ai jamais mangé. Ces paroles étaient sa réponse à ceux qui lui disaient : « Pourquoi avez-vous été, et pourquoi avez-vous mangé avec eux ? » Quant à cela, il ne le dit pas à Corneille, en effet, il n'y avait pas de nécessité. « Et la voix, me parlant du ciel une seconde fois, me dit : n'appellez pas impur ce que Dieu a purifié. Cela se fit jusqu'à trois fois, et ensuite toutes ces choses furent retirées dans le ciel. Au même

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

illusion. Mais si le fait s'était passé autrement, l'apôtre aurait douté bien davantage. Dieu l'avait laissé plusieurs jours en prison avant de le délivrer, pour qu'il apprenne à regarder la mort en face. Pourquoi donc, dit-on, Dieu ne permit-il pas qu'il tombe entre les mains d'Hérode, et l'arracha-t-il alors à sa puissance ? Parce que la mort de Pierre aurait plongé l'Église dans la stupeur, au lieu que la mort de Jacques eut un bon résultat. On n'aurait pas cru que les apôtres soient des hommes, si tout s'était passé d'une façon divine. Que n'a pas fait Dieu pour Étienne ? Ne fit-il pas ressembler son visage à celui d'un ange ? Et qu'a-t-il négligé dans le cas présent ? « L'ange lui dit : ceignez vos reins, et mettez vos sandales à vos pieds. » Dieu montre ici qu'il ne s'agit pas d'une évasion opérée par ruse ; le prisonnier qui s'évade en perçant les murs est trop pressé pour prendre tant de précautions, comme de mettre ses sandales et se ceindre les reins. « Il fit ainsi. Et l'ange lui dit : revêtez-vous de vos habits, et suivez-moi. Et étant sorti, il le suivait, et il ne savait pas si ce que faisait l'ange était la vérité, il croyait avoir eu un songe. Lorsqu'ils eurent passé la première et la seconde garde, ils arrivèrent à la porte de fer qui conduit à la ville, et elle s'ouvrit d'elle-même devant eux » (8-10). Voici un second prodige. Aussitôt que l'ange eut disparu, Pierre comprit. « Lorsqu'ils furent sortis, ils allèrent jusqu'à la première rue, et aussitôt l'ange s'éloigna de lui. Et Pierre, revenu à lui-même, dit : je sais maintenant que le Seigneur a véritablement envoyé son ange, et il m'arrache des mains d'Hérode et de l'attente du peuple juif » (11). – « Je sais maintenant », dit-il, non alors. Pourquoi cet événement se passe-t-il ainsi ? Pourquoi Pierre n'a-t-il pas le sentiment de ce qui se passe, bien qu'il reçoive une délivrance qui était aussi celle de toute l'Église ? Dieu veut qu'il soit délivré soudainement, et qu'après sa délivrance, il ait le sentiment de ce qui est arrivé. Une grande preuve qu'il ne

s'enfuit pas, c'est que les chaînes lui sont tombées des mains. « Ayant considéré, il se rendit à la maison de Marie, mère de Jean, surnommé Marc, où étaient réunis et priaient beaucoup de disciples. Pierre ayant frappé à la porte du vestibule, une servante, nommée Rhodé, vint pour écouter. Et ayant reconnu la voix de Pierre, à cause de sa joie elle n'ouvrit pas la porte » (12-14). Remarquez que Pierre n'entre pas aussitôt, mais qu'auparavant la bonne nouvelle est annoncée aux siens. « Étant accourue, elle annonça que Pierre était à la porte. Ils lui dirent : tu es folle. Mais elle soutenait qu'il en était ainsi. »

Remarquez que les servantes mêmes sont remplies de piété. De joie, elle n'ouvrit pas la porte, ils refusaient de croire à cet événement. « Elle soutenait qu'il en était ainsi », disent les Actes. « Mais ils disaient : c'est son ange. Et Pierre continuait à frapper. Ayant ouvert, ils le virent, et furent hors d'eux-mêmes. Leur faisant signe de sa main de se taire, il leur raconta comment le Seigneur l'avait fait sortir de la prison. Et il dit : annoncez-le à Jacques et aux frères. Et s'étant levé, il alla dans un autre endroit » (16, 17). Reprenons de plus haut la suite de ce qui a été rapporté. « En ce temps-là », dit l'auteur, « le roi Hérode entreprit de tourmenter quelques-uns des membres de l'Église ». Comme une bête féroce, il envahit l'Église sans cause et par caprice. C'est là ce que disait le Christ : « Vous boirez le calice que je vais boire, et vous serez baptisé du baptême dont j'ai été baptisé » (Mc 10, 39). « Il fit donc périr par le glaive Jacques, frère de Jean », dit le texte. Mais comment, dit-on, ne fit-il pas périr Pierre aussitôt ? L'écrivain en donne la raison : « C'étaient les jours des azymes », dit-il, et il voulait que cette mort soit entourée du plus grand éclat possible. Les Juifs, sur l'avis de Gamaliel, s'abstenaient de tuer les disciples, d'ailleurs ils n'avaient pas de motifs, mais ils les faisaient tuer par d'autres mains. Comme il y avait un autre Jacques, le frère du Seigneur,

on désigne celui-ci en disant : « Frère de Jean ». Remarquez-vous que les trois apôtres étaient les chefs suprêmes de l'Église, surtout Pierre et Jacques ? C'était là surtout la condamnation des Juifs. Il devenait évident que ce n'était pas une parole humaine qui était prêchée, et l'on voyait véritablement l'accomplissement de cet oracle : « Nous avons été considérés comme des brebis d'immolation ». « Voyant donc que cela plaisait aux Juifs, il résolut de s'emparer aussi de Pierre. » Le meurtre, et le meurtre injuste, plaisait. La folie d'Hérode est grande, il était aux ordres des absurdes passions des Juifs ; quand il aurait fallu faire tout le contraire, et arrêter leur fureur, il l'excitait comme s'il avait été le bourreau des malades et non leur médecin ; et cependant il avait mille exemples, et de son aïeul et de son père Hérode : il savait de combien de maux avait souffert le premier à cause du massacre des enfants, et que le second, par l'assassinat de Jean, avait soulevé une guerre terrible. « S'étant emparé de lui, il le mit en prison. » Il craignait que Pierre, à cause de la mort de Jacques, ne s'éloigne, et voulant s'assurer de lui, il le jeta en prison. Plus la garde est rigoureuse, plus le spectacle offert est prodigieux. Tout cela fut bon pour Pierre, il sortit de là plus éprouvé, et montra sa force propre.

« La prière », disent les Actes, « se faisait sans interruption en faveur de Pierre ». La prière est une marque de tendresse. Tous redemandaient leur père, leur père bien-aimé. « Elle était sans interruption la prière faite pour lui. » Apprenez quels étaient les sentiments des fidèles pour leurs maîtres. Ils ne recourent pas à l'émeute et aux troubles, mais à la prière qui est le secours invincible. Ils ne disaient pas : hommes de néant que nous sommes, comment prierions-nous pour lui. Ils priaient par amour, et ils ne pensaient rien de semblable. Voulez-vous apprendre ce que firent les persécuteurs même sans le vouloir ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

volonté de Dieu dans sa propre génération, s'est endormi, et a été réuni à ses pères, et a vu la corruption ; mais celui que le Seigneur a ressuscité n'a point vu la corruption ». Voyez avec quelle hardiesse Paul parle. Pierre n'a jamais dit cela. « Sachez donc, hommes mes frères, que par ce Jésus nous est annoncée la rémission de nos péchés, et quiconque croit en lui est justifié de tout ce dont vous n'avez pu être justifiés dans la Loi de Moïse. » Ensuite il ajoute cette terrible parole : « Prenez donc garde qu'il ne vous arrive ce qui est dit dans les prophètes : voyez, contempteurs, considérez, admirez et disparaïssez, car je fais en vos jours une œuvre que vous ne voudrez pas croire, si quelqu'un vous la raconte » (29-41).

Voyez comme Paul compose le tissu de son discours avec les faits actuels, les prophéties et la race de promesse. Mais reprenons ce qui a été dit plus haut. « Hommes mes frères, fils de la race d'Abraham. » Il les appelle par le nom de leur père. « La parole du salut vous a été envoyée. » Ce mot : « à vous », il ne le dit pas aux Juifs à l'exclusion des autres peuples, mais pour donner à ses auditeurs le moyen de se séparer de ceux qui ont osé faire mourir le Christ. Et cela est éclairci par ce qui suit : « En effet, ceux qui habitaient Jérusalem ne l'ont pas reconnu, et n'ayant point entendu les paroles des prophètes, lues tous les jours de sabbat dans les synagogues, ils les ont accomplies en le jugeant ». C'est une circonstance qui aggrave la faute de n'avoir pas fait attention à des paroles qu'ils entendaient souvent. Mais cela ne doit pas surprendre ; ce que l'Apôtre a dit de la conduite de leurs pères en Égypte et au désert, était suffisant pour montrer l'ingratitude de ce peuple. Mais comment, dira-t-on, le méconnaissent-ils, puisque Jean le leur signalait ? Faut-il s'en étonner, puisqu'ils l'ont méconnu malgré toutes les prophéties qui l'avaient si clairement et si hautement désigné. Ensuite vient une autre accusation : « Et n'ayant trouvé aucune cause de

mort » ; ceci n'était pas le fait de l'ignorance. Admettons, en effet, qu'ils ne l'aient pas considéré comme le Christ, pourquoi le mettaient-ils à mort ? « Et ils demandèrent à Pilate de le faire mourir. Lorsqu'ils eurent accompli tout ce qui avait été écrit de lui, on le descendit de la croix et on le mit dans un tombeau. » Voyez le zèle que les Juifs déploient dans toute cette affaire. Paul indique le genre de mort, et introduit Pilate en cause, pour prouver clairement la passion du Christ par le tribunal qui la décida, et pour accuser en même temps plus fortement les Juifs qui ont livré Jésus à un étranger. Paul ne dit pas : ils l'accusèrent ; mais « ils demandèrent » qu'on le mette à mort, sans qu'on ait trouvé de crime de mort en lui, pour montrer qu'ils obtinrent cela comme une grâce de Pilate, qui ne voulait pas le faire mourir ; Pierre le dit plus ouvertement encore par ces paroles : « Pilate jugeant qu'il devait être relâché » (Ac 3, 13). Paul aimait beaucoup les Juifs. Remarquez qu'il ne s'arrête pas à l'ingratitude de leurs pères, mais il leur inspire la crainte à eux-mêmes. Étienne, au contraire, s'y arrête comme il lui convenait, à lui qui allait être mis à mort, qui ne voulait pas tant instruire les Juifs que leur montrer que la Loi était abrogée.

Mais Paul ne parle pas de même, il se contente de les menacer et de les épouvanter. « Mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts. Il a été vu pendant un très grand nombre de jours par ceux qui étaient venus avec lui de la Galilée à Jérusalem. » Voyez comment Paul, poussé par l'Esprit Saint, leur rappelle à tout propos la passion et le tombeau du Christ. « Et nous vous annonçons, leur dit-il, la promesse qui a été faite à nos pères » ; c'est-à-dire : nos pères ont reçu la promesse, vous, vous en avez vu l'accomplissement. Ensuite, il appelle Jean en témoignage par ces paroles : « De cette race, suivant la promesse, Dieu a suscité un Sauveur à Israël, et avant sa venue, Jean prêchait le baptême de la pénitence à Israël ». Puis il le cite de nouveau en

témoignage lorsqu'il disait : « Je ne suis pas celui que vous pensez ». Ensuite il donne le témoignage des apôtres en faveur de la résurrection : « Ceux-ci sont ses témoins auprès du peuple ». Enfin il termine par cette parole de David : « Vous ne permettrez pas que votre saint voie la corruption ». Les paroles prises dans les anciens n'avaient pas assez de force par elles-mêmes, et les paroles de Jean et des apôtres ne prouvaient pas assez non plus sans les prophètes, c'est pour cela que Paul se sert des uns et des autres pour rendre sa prédication persuasive. Comme les Juifs étaient retenus par la crainte, vu qu'ils avaient mis le Christ à mort, comme d'ailleurs leur conscience les éloignait, les apôtres ne leur parlent pas comme à des membres du Christ, ni comme à des hommes qui auraient livré un bien qui ne leur appartenait pas, mais comme à ceux qui auraient livré leur propre bien. Le nom de David était cher aux Juifs, aussi met-il ses paroles en avant pour leur faire accepter le Christ ; comme si David leur disait : c'est mon fils qui sera votre roi, ne rejetez donc pas son joug. Que veut dire : « J'accomplirai mes saints engagements avec David » ? C'est-à-dire, les engagements sûrs, les engagements qui ne doivent jamais être brisés. Il ne s'arrête pas à cela, vu qu'ils ont foi en cette parole. Mais il les menace du châtement, et passant à ce qui était désirable pour eux, il leur montre que la Loi est abrogée ; puis il s'arrête à ce qui importe surtout et leur montre que de grands biens sont promis à ceux qui seront fidèles, et que de grands maux attendent les transgresseurs. Ensuite, il parle avec louange de David : « David dans sa génération accomplit la volonté de Dieu, et fut réuni à ses pères ». Ainsi Pierre, en rappelant David, disait : « On peut parler avec confiance du patriarche David ». Paul ne dit pas qu'il est mort, mais « qu'il a été réuni à ses pères », ce qui était plus doux à dire. Remarquez que nulle part il ne parle de leurs bonnes œuvres, mais seulement de ce qui les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

paroles du Christ : « Ne vous réjouissez pas parce que les démons vous sont soumis » (Lc 10, 20), leur véritable joie était de souffrir pour le Christ. Aussi revenaient-ils dans toutes les villes où ils avaient couru quelque danger. « Le lendemain, il partit avec Barnabé pour aller à Derbé. Après avoir annoncé l'Évangile dans cette ville et instruit plusieurs personnes, ils revinrent à Lystre, à Icône et à Antioche (20), fortifiant le courage des disciples, les exhortant à persévérer dans la foi, et leur montrant qu'il faut passer par bien des tribulations pour entrer dans le royaume de Dieu » (21).

Tels étaient leurs discours et leurs enseignements. « Ils fortifiaient le courage des disciples », leur inspirant ainsi la constance et l'union, et les engageant à fuir toute occasion de péché. Grâce à l'accord qui s'établit entre les apôtres et leurs disciples, les uns parvinrent du premier coup aux prédications les plus persuasives, et les autres à comprendre la nécessité des souffrances et de la fermeté, ainsi qu'à rechercher moins les miracles que les épreuves. Aussi Paul disait-il : « Subissant les mêmes combats que j'ai soutenus, comme vous l'avez vu et entendu dire » (Ph 1, 30). Ils essuyaient de fréquentes persécutions ; partout ils étaient combattus, attaqués, lapidés. Aussi voyez quelles étaient leurs exhortations, et comme ils enseignaient à préférer les tribulations à toute chose. Voici encore une autre consolation qui leur était réservée : « Traversant la Pisidie, ils vinrent en Pamphylie, et ayant annoncé la parole du Seigneur à Pergé, ils descendirent à Attalie » (23, 24). Car, pour ne pas laisser leurs disciples se décourager en voyant ce que souffraient ceux qu'ils avaient d'abord regardés comme des dieux, ils vinrent près d'eux et les exhortèrent. Remarquez-le bien : Paul va d'abord à Derbé, pour laisser à la fureur populaire le temps de s'apaiser ; puis il revient à Lystre, à Icône et à Antioche, s'éloignant devant la colère et

revenant près du peuple apaisé. Vous voyez que la conduite des apôtres était dirigée non seulement par la grâce divine, mais aussi par leur activité personnelle. « De là ils firent voile jusqu'à Antioche, d'où ils avaient été envoyés à la grâce de Dieu pour faire l'œuvre qu'ils avaient accomplie » (25). Pourquoi reviennent-ils à Antioche ? Pour annoncer ce qu'ils avaient fait. Du reste la Providence dévoilait ainsi une grande œuvre ; c'est qu'il ne fallait pas craindre d'instruire les gentils. Voilà ce qu'ils viennent annoncer, pour que tout le monde puisse le savoir. La Providence permet en même temps l'arrivée à Antioche de ceux qui s'opposaient à cette communication avec les gentils ; mais les apôtres, partis de Jérusalem avec tant de courage, y reviennent avec une égale confiance, en même temps ils font preuve de soumission. En effet, s'ils avaient montré de l'indépendance en s'adressant aux gentils sans en avoir reçu la mission, ils prouvent aussi leur obéissance en rendant compte de leurs travaux ; leur conduite n'est pas suspecte d'orgueil. C'était d'Antioche « qu'ils avaient été envoyés à la grâce de Dieu » : le Saint-Esprit l'avait ordonné, mais ce qui vient du Saint-Esprit vient aussi du Fils, car le Fils et le Saint-Esprit ont une même puissance et une même nature. « Après y être arrivés et avoir convoqué l'Église, ils racontèrent quelles grandes choses Dieu avait faites par eux, et comment il avait ouvert aux gentils la porte de la foi (26). Et ils demeurèrent là assez longtemps avec les disciples » (27) ; ils avaient raison, car c'était une grande ville qui avait besoin de docteurs. [...]

## Homélie 32

*Ac 14, 27-28 ; 15, 1-14*

*Ils demeurèrent là assez longtemps avec les disciples. – Quelques-uns qui étaient venus de Judée, instruisaient ainsi les frères : « Si vous n’êtes pas circoncis selon la coutume de Moïse, vous ne pouvez être sauvés » (14, 27).*

Vous voyez que les Juifs eux-mêmes avaient partout forcé les apôtres à se porter vers les gentils. Quand on commença à l’accuser, Paul ne fit que se justifier, afin de n’offenser personne ; mais les Juifs se détournant de lui, il s’adressa aux gentils. Pour éviter tout excès d’un côté ou de l’autre, il établit cette règle, que les apôtres étaient envoyés par Dieu pour parler indistinctement aux uns et aux autres, mais cela excita la jalousie de ceux qui arrivaient de Judée. Ceux-là, non seulement exigeaient la circoncision, mais prétendaient que l’on ne pouvait être sauvé sans cela. Il fallait donc enseigner le contraire et dire que la circoncision ne procurait pas le salut. Voyez combien de tentations de part et d’autre ! Du reste, c’est la Providence qui a permis que Paul soit présent, afin de s’opposer à cette opinion. Paul ne dit pas : qu’est-ce donc ? Ne suis-je pas digne de confiance après tant de miracles ? Mais il usa de condescendance à leur égard. Remarquez, du reste, qu’en apprenant ce qui s’était fait chez les gentils, tout le monde s’en réjouit, même les Samaritains.

« Paul et Barnabé s’étant donc fortement élevés contre eux, il fut résolu, que Paul et Barnabé et quelques-uns d’entre les autres iraient à Jérusalem pour consulter les apôtres et les prêtres sur cette question (2). Les fidèles de cette église les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

abandonné à la grâce de Dieu par les frères » (40).

De même chez les prophètes, nous trouvons diverses habitudes et différents caractères : par exemple, Élie était sévère et Moïse était doux. Ici Paul fut inflexible, cependant il montre encore de la condescendance : « Il pria Barnabé de ne pas emmener celui qui les avait abandonnés en Pamphylie ». Un général ne voudrait pas garder constamment un serviteur indigne de lui. Il en est de même pour un apôtre. C'est ce que Paul fait voir à tout le monde, et à son collègue en particulier. Quoi ! Direz-vous, Barnabé était-il un méchant homme ? Nullement, et il serait même absurde de le penser. Quelle absurdité, en effet, d'appeler quelqu'un méchant pour une chose aussi peu importante ! Mais remarquez d'abord qu'il n'y avait aucun mal à ce qu'ils se séparent, si par ce moyen ils pouvaient évangéliser tous les gentils, c'était même un grand bien. Remarquez ensuite que, sans cette occasion, ils auraient eu de la peine à se séparer. Peut-être vous étonnerez-vous que saint Luc n'ait point passé cela sous silence ? Mais, ajouterez-vous, s'ils devaient se séparer, il fallait le faire sans discussion. C'est ici que la nature humaine se montre. Si les intérêts du Christ l'exigeaient, rien ne valait mieux que cette occasion. Du reste, une discussion n'est point blâmable quand elle a lieu sur de pareils sujets, et que chacun défend une idée juste. On ferait bien de la condamner si chacun des adversaires ne soutenait que son avantage particulier, mais quand tous deux cherchent à enseigner et à convertir, si chacun prend une route différente, quel mal y a-t-il à cela ? Ils se dirigeaient souvent par la raison humaine, car ils n'étaient faits ni de pierre ni de bois. Vous voyez que Paul reprend le choix de Barnabé et donne ses raisons. Barnabé, qui avait été son compagnon et son associé dans tant de circonstances, avait sans doute beaucoup de respect pour lui, mais ce respect n'allait pas jusqu'à négliger son devoir. Lequel des deux avait raison, ce

n'est pas à nous d'en juger, mais ce fut un événement providentiel, car sans cela, tandis que certains peuples auraient été visités deux fois, d'autres ne l'auraient pas été une seule. Ce n'était pas sans raison qu'ils étaient restés à Antioche, c'était pour enseigner. Qui enseignaient-ils ? À qui prêchaient-ils l'Évangile ? Tantôt aux fidèles, tantôt à ceux qui ne l'étaient pas encore. Comme il y avait une foule de scandales, leur présence était nécessaire : il faut voir non pas en quoi ils ont différé, mais en quoi ils ont été d'accord. Ainsi leur séparation produisit un grand bien et la prédication en prit un nouvel essor. Quoi donc ! Se séparèrent-ils ennemis ? Non certes, car vous voyez ensuite Paul combler Barnabé de louanges dans ses épîtres. « Il y eut entre eux une contestation », mais ce n'était pas une hostilité ni une querelle. Cette contestation fit qu'ils se séparèrent, et avec raison, car ce que chacun d'eux pensait être utile, il n'aurait pu le faire plus tard, à cause de son compagnon.

Je crois que cette séparation a été décidée avec réflexion et qu'ils se sont dits l'un à l'autre : puisque je ne veux pas ce que tu veux, ne disputons pas, allons chacun de notre côté. Ils montrèrent donc beaucoup de condescendance mutuelle. Barnabé voulait respecter l'œuvre de Paul, et c'est pour cela même qu'il le quittait ; de même Paul ne voulait pas nuire aux travaux de Barnabé : aussi agit-il de même en le laissant aller. Plaise au ciel que chez nous aussi les séparations n'aient pas d'autre cause que le zèle de la prédication ! « Paul ayant choisi Silas, partit avec lui, après avoir été abandonné à la grâce de Dieu par les frères. » Voilà un homme admirable et véritablement grand ! Cette discussion fut bien profitable pour Marc : la sévérité de Paul le convertit et l'indulgence de Barnabé empêcha qu'il ne soit laissé de côté, tel est l'avantage auquel aboutit en résumé cette lutte. Se voyant repoussé par Paul, il s'effraya beaucoup et se condamna lui-même, mais se voyant protégé par

Barnabé, il s'attacha à lui, et le disciple fut corrigé par la contestation élevée entre les apôtres, tant il fut loin d'en être scandalisé ! Il l'aurait été sans doute si les apôtres n'avaient agi que par vanité, mais puisqu'ils semblaient ne rien faire que pour son propre salut et que cette discussion prouvait qu'on faisait bien de l'estimer, de quoi pouvait-il s'étonner ?

Remarquez la sagesse de Paul. Il n'entre point dans d'autres villes avant de visiter celles qui avaient déjà reçu la parole. « Il traversa la Syrie et la Cilicie, confirmant les Églises » (41). « Il arriva à Derbé et à Lystre » (16, 1). En effet, il n'aurait pas été raisonnable de courir au hasard. Agissons de même, et que les premiers instruits soient aussi les premiers perfectionnés, pour qu'ils ne fassent pas obstacle à ceux qui les suivent. « Visitons nos frères », dit-il, « pour voir en quel état ils sont ». Il était naturel qu'il l'ignore, aussi voulait-il les revoir. Voyez comme il est toujours vigilant, inquiet, incapable de repos et s'exposant à mille dangers. Observez que ce n'est point par crainte, qu'il est venu à Antioche. Il ressemble à un médecin qui va voir ses malades, et il montre la nécessité de visiter encore les villes « où ils ont annoncé la parole du Seigneur ». Barnabé s'est éloigné et ne l'accompagne plus. « Paul choisit Silas et fut abandonné à la grâce de Dieu. » Que signifie cela ? C'est que les frères prièrent et invoquèrent Dieu pour lui. Vous voyez partout combien la prière des frères est puissante. Il fit la route à pied, afin de pouvoir être utile à tous ceux qui le voyaient, et cela se comprend : quand les apôtres devaient se hâter, ils voyageaient par mer ; mais ici il en était autrement. « Il rencontra un disciple, nommé Timothée, fils d'une femme juive fidèle et d'un père gentil. Les frères qui étaient à Lystre et à Icone, rendaient un témoignage avantageux de ce disciple (2). Paul voulut donc qu'il vienne avec lui, et l'ayant pris, il le circoncit, à cause des Juifs qui étaient en ces lieux-là, car tous savaient que son père était

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Silas, comme aussi une grande multitude de Grecs craignant Dieu et plusieurs femmes de qualité » (4). L'auteur ne fait que résumer la prédication, car il est tellement ennemi des paroles inutiles que rarement il rapporte les discours en entier. « Mais des fanatiques parmi les Juifs incrédules, prirent avec eux quelques méchants hommes de la lie du peuple, et ayant excité un tumulte, ils troublèrent toute la ville et vinrent en foule à la maison de Jason, voulant enlever Paul et Silas et les mener devant le peuple (5). Mais, ne les ayant pas trouvés, ils traînèrent Jason et quelques-uns des frères devant les magistrats de la ville, en criant : il y a des gens qui sont venus ici pour troubler la ville (6) ! Jason les a reçus, ils sont tous rebelles aux ordonnances de César en proclamant un autre roi, Jésus » (7). Quelle accusation ! Ils les présentent encore comme coupables de lèse-majesté, en prétendant qu'ils disent « qu'il y a un autre roi, Jésus. Ils émurent donc la populace et les magistrats de la ville qui les écoutaient (8). Mais Jason et les autres ayant donné caution, les magistrats les laissèrent aller » (9). Ce Jason était un homme admirable, puisqu'il s'exposait au danger pour en délivrer les apôtres. « Dès la nuit même, les frères conduisirent hors de la ville Paul et Silas, pour aller à Bérée, où étant arrivés ils entrèrent dans la synagogue des Juifs (10). Ceux-ci étaient plus nobles que ceux de Thessalonique, ils reçurent la parole avec beaucoup d'affection et d'ardeur, examinant tous les jours les Écritures, pour voir si ce qu'on leur disait était véritable » (11). Ils étaient « plus nobles », c'est-à-dire meilleurs : vous voyez qu'ils lisaient les Écritures, non pas négligemment, mais avec soin, et l'expression du texte montre combien ils les scrutaient. Ils voulaient se convaincre encore mieux par eux-mêmes de la Passion, car ils étaient déjà dans le chemin de la foi. « De sorte que plusieurs d'entre eux, et beaucoup de femmes grecques de qualité et un assez grand nombre d'hommes, crurent

en Jésus-Christ (12). Mais quand les Juifs de Thessalonique surent que Paul avait aussi annoncé la parole de Dieu à Bérée, ils y vinrent émouvoir et troubler le peuple (13). Aussitôt les frères se hâtèrent de faire sortir Paul pour aller vers la mer, et Silas avec Timothée demeurèrent à Bérée » (14). Vous voyez que tantôt il cède, tantôt il résiste ; enfin, qu'il agit souvent par prudence humaine. « Mais ceux qui conduisaient Paul le menèrent jusqu'à Athènes, où ils le quittèrent après avoir reçu ordre de lui, de dire à Silas et à Timothée qu'ils viennent le trouver au plus tôt » (15).

Mais revenons à ce qui précède. « Pendant trois jours de sabbat, il leur parlait en leur découvrant les Écritures. » Rien de mieux, tant qu'ils pouvaient le faire. C'est ainsi qu'agissait le Christ, partout il expliquait les Écritures, mais il ne faisait pas des miracles partout. Comme on était aussi opposé à Paul et qu'on l'appelait imposteur et sorcier, il parle des Écritures. Car celui qui cherche à persuader seulement avec des prodiges, est suspect avec raison, celui qui persuade d'après les Écritures évite de pareils soupçons. Nous voyons que Paul convertit souvent par sa seule prédication : ainsi, quand il enseignait à Antioche, toute la ville se rassembla autour de lui ; voilà un fait bien important, c'était un miracle qui n'était pas vulgaire, et un des plus grands possibles. Mais ici, pour que les apôtres ne croient pas qu'ils pouvaient, Dieu permettait qu'ils soient chassés. Il en résultait deux conséquences : c'était de les empêcher d'être fiers comme des vainqueurs ou tremblants comme des criminels, aussi, leur vocation était-elle providentielle. « Beaucoup de personnes pieuses parmi les gentils, un grand nombre de femmes de qualité et d'hommes furent convertis. » Mais les Juifs leur étaient toujours contraires. Comment celui qui a dit : « Nous sommes envoyés aux gentils, et d'autres aux circoncis » (Ga 11, 9), discutait-il avec les Juifs ?

Il le faisait, pour ainsi dire, par-dessus le marché. Mais, s'il devait parler aux Juifs, comment disait-il encore : « Celui qui a agi avec Pierre auprès des circoncis, a agi avec moi auprès des gentils » (*Ibid.* 8). De même que les autres apôtres, quoique réservés pour les circoncis, parlaient aussi aux gentils, de même Paul, quoiqu'il parlât plus souvent aux gentils, ne négligeait pas les Juifs, afin de ne pas faire paraître de divisions.

Mais pourquoi, direz-vous, commençait-il par entrer dans les synagogues ? C'est qu'il convertissait les gentils au moyen des Juifs et par ce qu'il disait aux Juifs : il savait, en effet, que c'était une bonne méthode pour amener les gentils à la foi. Aussi disait-il : « Je reste l'Apôtre des gentils » (Rm 11, 13). Toutes ses lettres montrent qu'il lutte contre les Juifs. « Il fallait », dit-il, « que le Christ souffre ». Si cela était nécessaire, il fallait aussi qu'il ressuscite, car la souffrance était bien plus étonnante que la résurrection. En effet, si Dieu a livré à la mort Celui qui n'avait rien fait de mal, à plus forte raison il a dû ressusciter. « Mais des Juifs incrédules prirent avec eux quelques hommes de la lie du peuple et troublèrent la ville. » Il y avait donc des gentils dans ce rassemblement ; et si les Juifs en prirent plusieurs, c'est qu'ils ne se croyaient pas assez nombreux pour faire une émeute et qu'ils n'avaient pas de motif raisonnable pour cela. C'est ce qui arrive toujours dans les séditions où l'on se sert des hommes les plus pervers. « Comme ils ne trouvaient pas les apôtres, ils emmenèrent Jason. » Quelle tyrannie ! On arrachait sans raison les gens de leur domicile. « Ils sont à tous rebelles aux ordonnances de César, en proclamant Jésus comme un autre roi. » Comme les apôtres ne disaient rien de contraire à ces ordonnances et ne troublaient pas la ville, ils leur imputent un autre crime et les accusent de lèse-majesté. Que craignez-vous de Jésus puisqu'il est mort ? Voyez comme partout les persécutions développent la prédication. « Ceux-ci étaient plus

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## Homélie 39

*Ac 17, 32-34 ; 18, 1-19*

*Mais lorsqu'ils l'entendirent parler de la résurrection des morts, quelques-uns s'en moquèrent et les autres dirent : « Nous vous entendrons une autre fois sur ce point ». – Ainsi Paul sortit du milieu d'eux (17, 32-33).*

Pourquoi Paul, après avoir persuadé les Athéniens au point que ceux-ci lui disaient : « Nous vous entendrons une autre fois sur ce point », et lorsqu'il n'y avait aucun danger, se hâte-t-il de quitter Athènes ? Peut-être savait-il qu'il n'y aurait pas grand succès, d'ailleurs le Saint-Esprit le conduisait à Corinthe. « Quelques-uns néanmoins se joignirent à lui et embrassèrent la foi, entre lesquels fut Denys, sénateur de l'Aréopage, une femme nommée Damaris, et d'autres avec eux (34). Après cela, Paul, étant parti d'Athènes, vint à Corinthe (18, 1). Et ayant trouvé un Juif, nommé Aquila, originaire du Pont, qui était nouvellement venu d'Italie avec Priscille, sa femme, parce que l'empereur Claude avait ordonné à tous les Juifs de sortir de Rome, il se joignit à eux (2). Et parce que leur métier était de faire des tentes et que c'était aussi le sien, il demeurait chez eux et y travaillait » (3). C'était en effet, comme je l'ai dit, le Saint-Esprit qui le menait à Corinthe où il devait rester, car les Athéniens, quoique toujours amateurs de nouveaux discours, n'y faisaient guère attention ; c'est qu'ils tenaient moins à écouter qu'à parler eux-mêmes, aussi s'éloignaient-ils de l'orateur. Puisque telle était leur habitude, pourquoi accusaient-ils Paul de « paraître annoncer des dieux étrangers » ? C'est que ces dogmes étaient pour eux fort obscurs. Cependant il convertit

Denys l'Aréopagite et quelques autres, car ceux qui voulaient vivre en hommes de bien ne tardaient pas à écouter sa parole, mais il n'en était pas de même pour les autres. Paul semble s'être contenté de leur laisser les germes de la foi, car la moitié de sa vie s'était déjà écoulée. Il mourut sous Néron, alors on était sous Claude, époque à laquelle se préparait déjà la guerre contre les Juifs, mais de loin, et comme pour les ramener au bien en attendant, on les renvoyait de Rome comme des pestiférés ! Aussi, c'est la Providence qui permit que Paul soit emmené en captivité, pour qu'il ne soit pas chassé comme un Juif, mais amené par force et privé de sa liberté.

« Il demeurait chez eux. » Ô ciel ! Quelle justice il devait trouver chez eux pour y demeurer ! Mais s'il demeure avec eux, c'est surtout parce qu'avec des gens de sa profession il est mieux placé pour ne rien recevoir de personne, selon ce qu'il dit : « Mais je fais cela, et je le ferai toujours, afin d'ôter à ceux qui la cherchent une occasion de se glorifier en paraissant semblables à nous (2 Co 11, 12). Il prêchait dans la synagogue tous les jours de sabbat et cherchait à persuader les Juifs et les gentils (4). Quand Silas et Timothée furent venus de Macédoine, Paul fut encore plus excité par le Saint-Esprit à attester aux Juifs que Jésus était le Christ » (5). Cela montre qu'ils gênaient ses prédications et même s'y opposaient. Voilà ce qu'ils faisaient. Que fit Paul ? Il les abandonne en les frappant de terreur. Il ne leur dit plus : « C'était à vous qu'il fallait d'abord annoncer la parole » (Ac 13, 46) ; mais il le donne à entendre : « Comme les Juifs le contredisaient et blasphémaient, il secoua ses habits et leur dit : que votre sang retombe sur votre tête ; pour moi, j'en suis innocent, je vais désormais chez les gentils (6). Étant parti de là, il alla dans la maison d'un nommé Juste, qui craignait Dieu, dont la maison tenait à la synagogue (7). Crispe, chef d'une synagogue, crut aussi au Seigneur avec toute

sa famille ; plusieurs Corinthiens, ayant entendu Paul, crurent aussi et furent baptisés » (8). Voyez comment, après avoir encore dit « désormais », il ne néglige pas les Juifs, il n'avait parlé ainsi que pour exciter leur zèle. Ensuite il vient chez Juste, dont la maison tenait à la synagogue. Il avait choisi ce voisinage pour animer la foi des Juifs, s'ils voulaient s'y prêter. « Crispe, chef d'une synagogue, crut aussi au Seigneur avec toute sa famille. » C'était surtout là une raison suffisante pour les convertir. « Le Seigneur dit à Paul, en vision durant la nuit : ne crains rien, mais parle sans te taire (9), car je suis avec toi et personne ne pourra te maltraiter, parce que j'ai dans cette ville un grand peuple » (10). Voyez toutes les raisons que Dieu emploie pour le convaincre, et surtout celle-ci qui est la plus rassurante : « Car j'ai dans cette ville un grand peuple ». Cependant, dira-t-on, ils se sont emportés contre lui ? Mais leur colère a été impuissante, et ils se sont bornés à le conduire devant le proconsul. « Il demeura donc un an et demi à Corinthe, leur enseignant la parole de Dieu (11). Or, Gallion étant proconsul d'Achaïe, les Juifs, d'un commun accord s'élevèrent contre Paul et le menèrent à son tribunal (12), en disant : celui-ci veut persuader les hommes d'adorer Dieu d'une manière contraire à la Loi » (13). Vous marquez que c'est toujours pour la même raison qu'on l'accuse en public. Remarquez aussi, lorsque les Juifs disent qu'il persuade les hommes d'adorer Dieu d'une manière contraire à la Loi, que le proconsul ne s'en inquiète pas et que plutôt il défend Paul. Écoutez sa réponse : « S'il s'agissait de quelque injustice ou de quelque mauvaise action, je serais obligé de vous écouter ». Cela semble le langage d'un homme juste, et on en est convaincu en observant toute la sagesse de la réponse. « Comme Paul allait parler, Gallion dit aux Juifs : s'il s'agissait de quelque injustice ou de quelque mauvaise action, je serais obligé de vous écouter (14), mais s'il ne s'agit que de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sert font tout le contraire. « Je connais Jésus », dit-il, rougissez de honte, vous qui ne le connaissez pas. « Et je connais aussi Paul. » En effet, il savait qu'il était le prédicateur de Dieu. Ensuite il saute sur eux, déchire leurs vêtements, et par là il semble leur dire : ne croyez pas que j'agisse ainsi par mépris pour Jésus et pour Paul. La crainte du démon était grande aussi. Pourquoi ne déchira-t-il pas leurs vêtements sans ajouter ces paroles ? Il aurait ainsi assouvi sa colère et établi l'erreur. Il redoutait, comme je l'ai dit, la puissance inabordable ; et il n'aurait pas eu tant de force s'il n'avait prononcé ces paroles. Voyez, partout les démons sont plus sages que les Juifs, ils n'osent pas contredire la parole ni accuser les apôtres ni le Christ. Une fois ils disent : « Nous savons qui tu es », et : « Pourquoi es-tu venu nous tourmenter avant le temps ? » (Mt 8, 29). Une autre fois : « Ces hommes sont les serviteurs du Dieu Très-Haut » (Ac 16, 17), ici ils disent : « Je connais Jésus et je connais aussi Paul », car ils craignaient ces saints et tremblaient devant eux. Peut-être y a-t-il parmi vous quelqu'un qui, en entendant ces paroles, désire posséder une telle puissance de manière à empêcher les démons de le regarder en face, et qui envie l'avantage qu'ont eu ces saints de posséder une telle force ? Qu'il écoute le Christ : « Ne vous réjouissez pas de ce que les démons vous sont soumis » (Lc 10, 20), dit-il, parce qu'il savait que les hommes seraient fiers de ce privilège par vaine gloire. Si vous ambitionnez ce qui plaît à Dieu, et ce qui est d'utilité commune, vous suivrez une voie plus glorieuse. Il n'est pas si difficile d'être délivré du démon, que de se délivrer du péché. Le démon n'empêche pas d'acquérir le royaume des Cieux, il coopère à nous le faire obtenir malgré lui, à la vérité. [...]

Si donc le démon n'exclut pas du ciel, et si le péché en exclut, c'est un plus grand bien d'être délivré du péché.

Appliquons-nous donc à délivrer le prochain du péché, et, avant le prochain, à nous en délivrer nous-mêmes. Veillons à ne pas laisser le démon s'emparer de nous. Examinons-nous avec zèle. [...] Le péché ne nous blesse pas seulement parce que nous péchons, mais encore parce que l'âme contracte une habitude [...].

## Homélie 42

Ac 19, 21-40

*Après ces choses, Paul, par l'inspiration du Saint-Esprit, résolut d'aller à Jérusalem, en passant par l'Achaïe et la Macédoine, il disait : « Lorsque j'aurai été là il faut que je voie Rome ». Ayant donc envoyé en Macédoine deux d'entre ceux qui le servaient, Timothée et Éraste, il passa lui-même un certain temps en Asie. Il arriva que pendant ce temps il y eût un grand trouble touchant la voie du Seigneur (19, 21-23).*

Lorsqu'il eut demeuré assez longtemps dans cette ville, Paul voulut s'en aller ailleurs. C'est pour cela qu'il envoie Timothée et Éraste en Macédoine, tandis qu'il reste encore quelque temps à Éphèse. Mais comment se fait-il qu'ayant d'abord eu la pensée d'aller en Syrie, il se détermine maintenant et il passe en Macédoine ? Cela montre qu'il ne fait rien par sa propre volonté. Il prophétise en disant : « Il faut que je voie Rome ». Peut-être dit-il cela pour consoler les disciples comme s'il leur disait : je ne reste pas, mais je reviendrai ; la prophétie qu'il ajoute est aussi un moyen de les encourager. De là il me semble que c'est d'Éphèse qu'il écrit aux Corinthiens, leur disant : « Je ne veux pas que vous ignoriez la tribulation qui nous est arrivée en Asie » (2 Co 1, 8). Comme il a promis d'aller à Corinthe, il s'excuse de son retard par l'épreuve qu'il a eue à subir, entendant par là ses démêlés avec Démétrius. C'est ce Démétrius qui suscita ce grand trouble dont parle saint Luc. Nouveau danger, nouvelle commotion. Voyez-vous quel éclat jette la vertu de Paul ? Un double prodige s'opère, et les Juifs persistent dans la contradiction. Mais tout concourt au progrès de l'Évangile.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

il passé ? Quelle accusation portez-vous ? « Et voilà que maintenant, enchaîné par l'Esprit Saint, je vais à Jérusalem ; ignorant ce qui doit m'y arriver, si ce n'est que dans toutes les villes où je passe, l'Esprit Saint me dit et m'atteste que des chaînes et des persécutions m'attendent. Mais je n'en fais aucun cas ; ma vie ne m'est pas si précieuse que d'accomplir ma course avec joie, et le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus, d'attester l'Évangile de la grâce de Dieu » (22-24). Pourquoi Paul dit-il cela ? Pour les préparer et les rendre capables de supporter les dangers visibles ou cachés, et d'obéir en tout à l'Esprit Saint. Il montre qu'il est conduit à de grandes choses. « Si ce n'est que l'Esprit Saint me dit et m'atteste dans toutes les villes par où je passe. » Il parle ainsi pour faire voir qu'il agit librement, et afin qu'on ne pense pas qu'il n'est pas libre mais poussé par la nécessité. Ensuite il ajoute : « Ma vie ne m'est pas si précieuse que d'accomplir ma course avec joie, ainsi que le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus ». Vous voyez que ce ne sont pas là les paroles d'un homme qui se lamente, mais d'un homme modeste qui enseigne et qui ne reste pas indifférent aux événements. Il ne dit pas : nous sommes dans l'angoisse, mais : il faut supporter nos maux ; il ne dit pas même : je juge que... Il parle de la sorte, non pour se louer lui-même, mais pour leur enseigner d'abord l'humilité, ensuite le courage, la liberté de parole. C'est comme s'il disait : je n'aime pas cette vie plus que l'autre ; je pense qu'il est plus précieux pour moi d'accomplir ma course, et « d'attester avec insistance la doctrine de l'Évangile ». Il ne dit pas : prêcher, enseigner, mais quoi donc ? « Attester l'Évangile de la grâce de Dieu. » Il va dire quelque chose de plus pénible : « Je suis pur du sang de tous ». Il les prépare donc et leur montre qu'il ne reste plus rien. Comme il allait leur laisser la charge et le fardeau tout entiers, il attendrit leur cœur en disant : « Je sais maintenant que vous ne verrez

plus désormais mon visage ». Puis il ajoute : « Je suis pur du sang de tous ». La douleur est double : ils ne verront plus son visage et eux tous. En effet, dit-il : « Vous ne verrez plus mon visage, vous tous, au milieu de qui je suis passé, prêchant le royaume de Dieu ». Je vous atteste donc avec raison, parce que je ne serai plus désormais avec vous, « que je suis pur du sang de tous, car je n'ai pas craint de vous annoncer toute la volonté de Dieu ». Ne voyez-vous pas comme il les effraie et comme il accable leurs âmes affligées et troublées ? C'est avec raison, car c'était nécessaire. « Car je n'ai pas craint de vous annoncer toute la volonté de Dieu. » Celui qui ne parle pas est responsable du sang de l'homme, c'est-à-dire du meurtre. Rien de plus effrayant que cela. Il leur montre que ceux qui n'agiront pas comme lui, sont responsables du sang. Il semble se disculper, et il les épouvante : « Veillez donc sur vous et sur tout le troupeau, sur lequel le Saint-Esprit vous a constitués évêques, pour paître l'Église de Dieu qu'il a acquise par son propre sang ». Voyez-vous, il leur ordonne deux choses : redresser seulement les autres ne procure aucun bénéfice : « Je crains qu'ayant prêché les autres, je ne sois moi-même réprouvé » (1 Co 9, 27) ; non plus que de n'avoir soin que de soi-même. En effet, celui qui s'aime soi-même et ne recherche que ce qui le concerne, est semblable à celui qui a enfoui son talent. Ce qu'ajoute l'Apôtre ne veut pas dire que notre salut est plus précieux que celui du troupeau, mais parce que, si nous veillons sur nous-mêmes, le troupeau aussi en profite. « Sur lequel l'Esprit Saint vous a constitués évêques, pour paître l'Église de Dieu. » Voyez quelles grandes obligations ! Vous avez été ordonnés par l'Esprit Saint, c'est ce que veut dire, en effet : « Vous a constitués ». C'est là une obligation ; ensuite « pour paître l'Église de Dieu », voilà la seconde ; et voici la troisième : « Qu'il a acquise par son propre sang ». Ces paroles montrent la grandeur du ministère pastoral.

Le danger non plus n'est pas médiocre pour nous, puisque le Seigneur, pour l'Église, n'a pas épargné son propre sang, si nous négligeons le salut de nos frères. Le Seigneur, pour réconcilier des ennemis, a versé son sang ; et vous n'avez pas même la force de conserver ceux qui sont devenus des amis. « Je sais qu'après mon départ, des loups terribles viendront au milieu de vous, qui n'épargneront pas le troupeau » (21-29). Il les fait ainsi porter leurs regards vers l'avenir, comme lorsqu'il dit ailleurs : « Nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang » (Ep 6, 12). « Il viendra au milieu de vous des loups terribles. » Double malheur qu'il ne soit plus là, et qu'il doive venir des ennemis menaçants. Pourquoi vous en allez-vous, ô Paul, si vous prévoyez cela ? L'Esprit me pousse, dit-il.

Remarquez qu'il ne dit pas seulement « des loups » et que ce n'est pas sans raison qu'il ajoute « terribles » pour marquer leur violence et leur audace ; et ce qui est plus grave, il dit que ces loups devront surgir du milieu d'eux, ce qui, certes, est terrible puisque ce sera une guerre civile. Il dit donc avec beaucoup de raison : « Veillez », pour montrer que la chose exige beaucoup de zèle (il s'agit de l'Église) ; que le danger est grand (le Christ l'a rachetée de son sang), et que la guerre doit être grande, et qu'elle sera double. C'est là ce qu'il veut indiquer clairement en disant : « Et il surgira du milieu de vous des hommes préférant des paroles perverses pour entraîner les disciples à leur suite ». Ensuite, comme il les a tout à fait effrayés par cette parole : des « loups terribles », et aussi par celle-ci, savoir : qu'il surgirait du milieu d'eux des hommes préférant des paroles perverses, comme si quelqu'un embarrassé lui demandait : comment donc ? Comment faudra-t-il veiller ? Il ajoute : « Veillez, et souvenez-vous que pendant trois années, nuit et jour, je n'ai cessé d'avertir avec larmes chacun de vous » (32). Voyez quelle surabondance de zèle : « Avec larmes, nuit et jour, chacun de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

hors du temple, pour commettre ce crime en toute liberté. « Comme ils cherchaient à le tuer, la nouvelle arriva au tribun de la cohorte, que Jérusalem tout entière était bouleversée. Celui-ci prit avec lui aussitôt des soldats et des centurions, et marcha contre eux. Voyant le tribun et les soldats, ils cessèrent de frapper Paul. Alors le tribun s'étant approché, s'empara de lui, ordonna de le lier avec deux chaînes, et il demandait qui était cet homme, et ce qu'il avait fait. Ils criaient dans la foule, l'un ceci, l'autre cela. » Et pourquoi, puisqu'il venait l'interroger, ordonna-t-il de le lier avec deux chaînes ? Pour calmer la fureur du peuple. « Et comme, à cause du tumulte, il ne pouvait savoir la vérité, il ordonna de le conduire dans le camp. Lorsqu'il fut arrivé près des degrés, il se trouva qu'il était porté par les soldats à cause de la violence du peuple. La foule suivait, en effet, en criant : ôtez-le. » Que signifie : « Ôtez-le » ? C'était l'habitude des Juifs de parler ainsi contre ceux qu'ils condamnaient, comme ils le firent contre le Christ, lorsqu'ils crièrent : « Ôtez-le », c'est-à-dire : faites-le disparaître du nombre des vivants. D'autres disent que « Ôtez-le » signifie ce qui se dit parmi nous suivant la coutume romaine : « Jetez-le aux enseignes ». « Et lorsque Paul allait entrer dans le camp, il dit au tribun : s'il m'était permis de vous dire quelque chose ? » Porté sur les degrés, il demande à parler au tribun. Voyez avec quelle douceur : « S'il m'était permis de vous dire quelque chose ? » dit-il. « Celui-ci lui dit : savez-vous le grec ? N'êtes-vous pas cet Égyptien qui, il y a quelques jours, a excité du tumulte, et a entraîné après lui au désert quatre mille sicaires ? » Cet Égyptien était un homme séditieux et novateur. Paul se lave de cette accusation, et, par ce qu'il dit, détruit ce soupçon. [...]

Voyez la malignité du démon. Cet homme était un imposteur et un magicien, et le démon espérait, par son moyen, pouvoir jeter de l'ombre sur le Christ et les apôtres, et les faire passer

pour les complices de ses crimes. Mais il ne put rien ; la vérité n'en éclata que mieux, bien loin de souffrir des machinations du démon. S'il n'y avait pas eu d'imposteurs, le triomphe des apôtres aurait peut-être provoqué quelques soupçons. Ce qui rend ce triomphe plus admirable, c'est qu'il s'est accompli malgré les imposteurs qui ont paru. Il n'est pas mis d'empêchement à l'apparition des imposteurs pour que les apôtres brillent davantage, ainsi que Paul dit ailleurs : « Afin que ceux qui ont été éprouvés soient distingués » (1 Co 11, 19). [...]

Ne nous affligeons donc pas qu'il y ait des hérésies, puisque de faux christes voulurent tendre des embûches au Christ, afin d'obscurcir sa gloire, avant et après l'événement dont nous nous occupons. Mais la vérité brille et resplendit partout. Il en arriva de même du temps des prophètes. Il y avait de faux prophètes, et les prophètes brillaient par la comparaison. En effet, la maladie fait briller la santé ; les ténèbres font remarquer la lumière ; la tempête fait aimer le calme. Les païens ne peuvent pas dire que les apôtres furent des fourbes et des imposteurs, car les imposteurs furent convaincus. Cela arriva à Moïse. Dieu permit qu'il y ait des magiciens, afin que Moïse ne passe pas pour l'être ; il permit qu'ils montrent jusqu'à quel point la magie peut faire illusion ; au-delà ils ne purent tromper, mais ils avouèrent leur défaite. Les imposteurs ne nuisent en rien ; bien plus, ils rendent meilleurs ceux qui sont attentifs. Comment donc, direz-vous, si nous partageons leur gloire ? Les imposteurs ne sont pas glorifiés parmi nous, mais seulement par ceux qui n'ont pas de discernement. Ne nous occupons pas de la clameur de la foule, n'y attachons pas plus d'importance qu'il ne faut. Vivons pour Dieu et non pour les hommes ; vivons en citoyens du ciel et non de la terre ; là sont les prix et les récompenses de nos travaux, là nous recevrons des louanges, là nous recevrons des couronnes.

Ne nous occupons des hommes qu'autant qu'il est nécessaire pour ne pas leur donner prise sur nous. Si, sans que nous y ayons donné lieu, ils veulent nous accuser témérairement et au hasard, rions et ne pleurons pas. Faites le bien devant Dieu et devant les hommes ; si l'ennemi vous poursuit lorsque vous faites le bien, ne vous en occupez même pas. [...]

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qui criaient, et leur demander s'ils avaient à lui reprocher quelque chose pour ses paroles ; mais le tribun use témérairement de son pouvoir, et agit de façon à leur faire plaisir ; il ne s'inquiétait pas d'agir avec justice, mais d'apaiser leur injuste fureur. « Comme on le conduisait aux lanières, Paul dit au centurion qui était présent : vous est-il permis de flageller un citoyen romain et qui n'est pas condamné ? »

Paul ne mentit pas, loin de là, en disant qu'il était Romain, il était en effet Romain ; aussi le tribun, en l'apprenant, eut peur. Et pourquoi craignit-il, dira-t-on ? Il craignait d'être lui-même saisi et de se voir infliger un grand châtement. Remarquez que Paul ne parle pas au hasard, mais il dit : « Vous est-il permis ? ». C'est en effet une double accusation : accusation de punir sans cause, et de punir un citoyen romain. Ceux qui étaient honorés de ce titre avaient de grands privilèges, et ce privilège n'appartenait pas à tout le monde. En effet, depuis Adrien seulement, dit-on, tous furent appelés Romains ; mais anciennement, il n'en était pas ainsi. C'est pour s'exempter du supplice qu'il fait valoir son titre de Romain, car s'il avait été flagellé, il aurait été par là rendu méprisable ; mais, par ce seul mot, il les remplissait d'une grande frayeur. S'ils l'avaient flagellé, ils auraient bouleversé tout, ou bien ils l'auraient mis à mort, mais il n'en arriva pas ainsi. Voyez comme Dieu permet, dans ce cas et dans d'autres, que les choses arrivent humainement. Le tribun répondit : « J'ai acquis ce droit de cité avec beaucoup d'argent ». Il voulait dire par là qu'il soupçonnait Paul, disant qu'il était Romain, d'user d'une feinte, et sans doute cette pensée lui vint de la mince apparence de Paul.

« Le centurion, après l'avoir entendu, alla dire au tribun : voyez ce que vous allez faire, cet homme est citoyen romain. Alors le tribun, venant vers Paul, lui dit : dites-moi, êtes-vous Romain ? Paul lui dit : certainement. Le tribun répondit : j'ai

acquis ce droit de cité avec beaucoup d'argent. Paul lui dit : moi, je suis né Romain. Aussitôt, ceux qui devaient le torturer, le laissèrent. »

Et le tribun fut effrayé lorsqu'il sut qu'il était Romain, et qu'il l'avait lié. « Moi je suis né Romain », dit Paul. Donc il était fils d'un père romain. Qu'arriva-t-il ensuite ? Le tribun le délia, et le conduisit vers les Juifs. Il ne mentait pas en disant qu'il était Romain, il y gagna d'être délivré de ses liens. Écoutez comment : « Le lendemain, le tribun voulant connaître d'une manière certaine de quoi les Juifs l'accusaient, le délia, et ordonna de réunir les princes des prêtres et le Sanhédrin, et ayant amené Paul, il le plaça au milieu d'eux (25-30). Paul regardant le conseil, leur dit ». Il ne parla plus au tribun, mais à la foule et au peuple entier. Et que dit-il ? « Mes frères, jusqu'à cette heure je me suis conduit devant Dieu avec toute la droiture d'une bonne conscience » ; ce qui veut dire : je n'ai pas conscience d'avoir fait quoi que ce soit d'injuste envers vous, qui me rende digne d'être enchaîné ainsi. Que dit donc le grand prêtre ? Il aurait dû regretter de ce que Paul, à cause d'eux, avait été enchaîné injustement. Mais, au contraire, il ajoute à l'offense, et ordonne de le frapper, ce qui se voit dans la parole suivante de l'auteur : « Le grand prêtre Avanie ordonna à ceux qui étaient présents de le frapper à la bouche ». Certes, voilà qui est bien : il est doux, le grand prêtre. « Alors Paul lui dit : Dieu te frappera, muraille blanchie. Tu es assis pour me juger suivant la Loi, et tu ordonnes, malgré la Loi, de me frapper. Ceux qui étaient présents lui dirent : tu insultes le grand prêtre ; mais Paul leur dit : je ne savais pas, mes frères, qu'il soit le grand prêtre ; il est écrit, en effet : tu ne maudiras pas le prince de ton peuple » (13, 1-5).

Quelques-uns disent qu'il parla avec connaissance de cause et par ironie ; il me semble que Paul ne savait nullement que ce

soit le grand prêtre, autrement il l'aurait respecté ; c'est pour cela qu'il s'excuse, lorsqu'il s'entend accuser, et qu'il ajoute : « Tu ne maudiras pas le prince de ton peuple ». Mais quoi, direz-vous, si ce n'était pas le prince du peuple, fallait-il en injurier un autre ? En aucune façon, il valait mieux supporter d'être insulté. On demande avec raison comment celui qui dit ailleurs : « Bénissez, lorsqu'on vous dit des injures ; supportez qu'on vous persécute » (1 Co 4, 12), fait ici tout le contraire, et non seulement dit des injures, mais même profère des malédictions ? Loin de nous cette pensée, Paul n'a fait ni l'un ni l'autre ; mais, pour quelqu'un qui veut y faire attention, il est clair que ce sont là plutôt les paroles d'un homme qui parle avec liberté, que des paroles de colère ; d'ailleurs il ne voulait pas paraître méprisable aux yeux du tribun. Si celui-ci s'était abstenu de flageller Paul pour le livrer aux Juifs, il serait devenu plus hardi en le voyant frapper par des valets ; c'est pour cela que Paul attaque ainsi, non le serviteur, mais bien celui qui a commandé au serviteur. Ce mot : « Muraille blanchie, tu sièges pour me juger suivant la Loi », signifie la même chose que si Paul disait : vous qui êtes coupable, et digne de mille châtiments. Remarquez combien le peuple fut frappé de sa hardiesse ; il fallait se repentir, mais ils préférèrent lui dire des injures. Mais Paul cite la Loi, parce qu'il veut montrer que s'il dit ces paroles, ce n'est ni par crainte, ni parce que celui qui les a entendues ne les méritait pas, mais bien parce qu'il obéit même alors à la Loi. Je suis tout à fait convaincu que Paul ne savait pas qu'Ananie était le grand prêtre, parce qu'il revenait après une longue absence, qu'il avait été rarement avec les Juifs, et que d'ailleurs il le voyait au milieu de beaucoup de monde. Le grand prêtre n'avait rien qui le désigne au milieu d'une foule de gens de toute espèce. Il me semble aussi qu'il leur adresse à tous ces paroles, pour leur montrer qu'il obéit à la Loi, et voilà

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

trouble parmi tous les Juifs répandus dans le monde ». Ils l'accusent d'être le fléau, l'ennemi public de la nation, et le chef de la secte des Nazaréens. Rien n'était plus infamant que cette dénomination de « Nazaréen », à cause du mépris qu'on affectait à l'égard de Nazareth. C'est pourquoi ils mettent en avant cette particularité, et cherchent à y trouver un nouveau sujet d'accusation contre lui. « Ayant trouvé cet homme », dit-il. Remarquez avec quelle méchanceté ils le décrivent comme un criminel qui a pris la fuite, et qu'ils ont eu de la peine à atteindre, bien qu'il ait passé sept jours dans le temple. « Nous nous étions saisis de lui, et le voulions juger suivant notre Loi. » Voyez comme ils outragent cette Loi elle-même, à moins qu'il ne soit permis par la Loi de frapper, de tuer, de dresser des embûches. Puis vient l'accusation dirigée contre Lysias. « Mais le tribun Lysias étant survenu, nous l'a arraché d'entre les mains avec une grande violence », action, semble-t-il dire, qu'il ne lui appartenait pas de faire, et qu'il s'est pourtant permise. « Vous pourrez vous-même, en l'interrogeant, reconnaître la vérité des choses dont nous l'accusons. Les Juifs ajoutèrent que tout cela était véritable. » Mais que fait Paul pendant ce temps ? Est-ce qu'il garde le silence sur tout cela ? Nullement. Il prend de nouveau la parole librement et sans crainte, il répond, et cela par ordre du procureur ; car le texte ajoute : « Mais le procureur ayant fait signe à Paul de parler, il répondit en ces termes : j'entreprendrai avec d'autant plus de confiance de me justifier devant vous, que je sais que, depuis plusieurs années, vous gouvernez avec justice cette province, et qu'il vous est aisé de savoir qu'il n'y a pas plus de douze jours que je suis venu adorer à Jérusalem, et ils ne m'ont point trouvé disputant avec qui que ce soit dans le temple, ni amassant le peuple, soit dans les synagogues, soit dans la ville, et ils ne sauraient prouver aucun des chefs dont ils m'accusent maintenant » (9-13). Rendre

témoignage à l'équité du juge, ce n'est pas le langage de la flatterie, langage que nous trouvons bien plutôt dans ces paroles : « C'est par vous que nous jouissons d'une profonde paix », ce qui revient à dire : mais vous, pourquoi excitez-vous injustement des séditions ? Remarquez que les Juifs poussaient le juge à l'injustice ; Paul ne cherche que la justice, et c'est pour cela qu'il dit : « J'entreprendrai avec d'autant plus de confiance de me justifier ». Il se prévaut ensuite du temps : « Je sais que depuis plusieurs années vous rendez la justice dans cette province ». Cela importait-il beaucoup à sa démonstration ? Sans doute : car par là il fait voir que le gouverneur lui-même sait que Paul n'a rien fait de ce dont il est accusé. Si, en effet, il avait excité quelque trouble, Félix, en sa qualité de juge, l'aurait su, et un fait aussi grave ne se serait pas dérobé à sa connaissance. Puis, comme l'accusateur n'a rien pu prouver sur les prétendues menées de Paul dans la ville de Jérusalem, voyez ce qu'il ajoute : « Il excite le trouble parmi tous les Juifs répandus dans le monde », accumulant ainsi mensonge sur mensonge. Voilà pourquoi Paul le chassant de cette position, dit : « Je suis venu pour adorer », à peu près comme s'il disait pour se justifier : tant je suis éloigné de chercher à exciter des troubles. Et il insiste sur ce solide argument, en ajoutant : « Ils ne m'ont point trouvé disputant avec qui que ce soit, ni dans le temple, ni dans la ville, ni dans la synagogue », ce qui était vrai. Et Tertulle lui donne la qualification de « chef », comme dans un combat ou une émeute ; mais Paul se borne à répondre avec douceur : « Il est vrai, et je le reconnais devant vous, que selon cette religion qu'ils appellent secte, je sers le Dieu de nos pères, croyant toutes les choses qui sont écrites dans la Loi et dans les prophètes ; espérant en Dieu, comme ils l'espèrent eux-mêmes, que tous les hommes justes injustes ressusciteront un jour » (14-15).

Considérez ceci : les Juifs s'attachent à le séparer, à l'isoler d'eux ; mais lui se confond avec eux en s'unissant à la Loi par les raisons mêmes qu'il fait valoir pour sa justification. Et pour donner plus de force à ce qu'il a dit, il ajoute : « C'est pourquoi je travaille incessamment à conserver ma conscience exempte de reproche devant Dieu et devant les hommes. Mais étant venu, après plusieurs années, pour faire des aumônes à ma nation et des sacrifices à Dieu ; lorsque je vaquais encore à ces exercices, ils m'ont trouvé purifié dans le temple, sans rassemblement du peuple et sans tumulte » (16, 18). Pourquoi êtes-vous monté à Jérusalem ? Pourquoi êtes-vous venu ? « Pour adorer », répondit-il, « pour faire des aumônes ». Ce n'était pas le fait d'un séditieux. Ensuite, il fait tomber les masques, en disant, sans rien particulariser : « C'est dans ces exercices que m'ont trouvé quelques Juifs d'Asie, qui auraient dû comparaître devant vous, et se rendre accusateurs, s'ils avaient quelque chose contre moi ; mais que ceux-ci déclarent s'ils ont trouvé en moi quelque iniquité, lorsque j'ai comparu dans leur assemblée, à moins que l'on ne m'accuse de cette parole que j'ai dite hautement en leur présence : c'est à cause de la résurrection des morts que je suis aujourd'hui traduit en justice par vous » (19-21). Le propre d'une justification complète, c'est de ne pas reculer devant ses accusateurs, et d'être prêt à rendre compte à tous de sa conduite. « C'est à cause de la résurrection des morts que je suis aujourd'hui », dit-il, « traduit en justice par vous ». Et il ne dit rien de tout ce qu'il pouvait dire à bon droit, à savoir : qu'ils l'ont épié, qu'ils l'ont détenu, qu'ils lui ont dressé des embûches (car tout cela, ceux-ci racontent qu'ils l'ont fait, mais lui, quelque danger qu'il coure en ce moment, il n'en dit rien) ; il garde le silence à ce sujet ; et bien qu'il ait mille choses à dire, il borne sa justification à ce seul point, dans la ville de Césarée, où son arrivée, au milieu d'une telle escorte, a eu un certain

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

être ressuscité des morts, s'est entretenu avec lui. Et cette preuve elle-même, il l'entoure d'autres preuves, en racontant, dans tous ses détails, son ancien emportement contre les chrétiens, et il la relève ensuite par l'éloge des Juifs : « De laquelle nos douze tribus, qui servent Dieu nuit et jour, espèrent obtenir l'effet ». C'est comme s'il disait : alors même que ma vie ne serait pas irréprochable, ce n'est pas sur ces choses que je devrais être jugé, ô roi Agrippa ! Vient ensuite une autre raison : « Eh quoi, est-ce que l'on regarde parmi vous comme incroyable que Dieu ressuscite les morts ? » Car si telle n'était pas leur croyance, s'ils n'avaient pas été élevés dans ces dogmes, et que maintenant on vienne les mettre en avant, il y aurait probablement des gens qui fermeraient leurs oreilles à ce discours de Paul. Il rappelle ensuite ses persécutions contre les chrétiens, et cet exposé ne peut que donner plus de force à son raisonnement ; il invoque le témoignage des princes des prêtres, et des villes étrangères, et rappelle la voix qui s'est fait entendre à lui, et qui lui a dit : « Il vous est dur de regimber contre l'aiguillon ». Après cela, il fait voir combien est grande la miséricorde de Dieu, lui apparaissant à lui, Paul, qui le persécutait. Et il n'a pas seulement été bon envers moi, fait-il entendre, mais encore envers les autres hommes, auprès desquels il m'a envoyé pour leur enseigner la vérité.

Il cite ensuite la prophétie qu'il a entendue : « C'est pour cela que je vous ai apparu, vous délivrant de ce peuple et des gentils, auxquels je vous envoie maintenant ». Et pour mieux montrer les caractères divins de sa mission, il expose les faits en ces termes : « Pour moi, j'avais cru d'abord qu'il n'y avait rien que je ne doive faire contre le nom de Jésus de Nazareth. Et c'est ce que j'ai exécuté dans Jérusalem, où j'ai mis en prison plusieurs des saints, en ayant reçu le pouvoir des princes des prêtres ; et lorsqu'on les faisait mourir, j'y ai donné mon

consentement. J'ai été souvent dans toutes les synagogues où je les contraignais à blasphémer à force de supplices, et étant transporté de fureur contre eux, je les persécutais jusque dans les villes étrangères. Un jour donc, que j'allais dans ce dessein à Damas avec un pouvoir et une commission des princes des prêtres, et que j'étais en chemin, je vis, ô roi, briller du ciel, en plein midi, une lumière plus éclatante que celle du soleil, qui m'environna ainsi que tous ceux qui m'accompagnaient. Et étant nous tous tombés par terre, j'entendis une voix qui me disait en langue hébraïque : Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ? Il vous est dur de regimber contre l'aiguillon. Et moi je dis : qui êtes-vous, Seigneur ? Et le Seigneur me dit : je suis Jésus, que vous persécutez. Mais levez-vous et tenez-vous debout, car je vous ai apparu, afin de vous établir ministre et témoin des choses que vous avez vues, et aussi de celles que je vous montrerai, vous ayant délivré de ce peuple et des gentils auxquels je vous envoie maintenant, pour leur ouvrir les yeux, afin qu'ils se convertissent des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu, et que, pour la foi qu'ils auront en moi, ils reçoivent la rémission des péchés et aient leur part à l'héritage des saints » (9-18). Considérez avec quelle douceur Paul s'exprime : « Dieu m'a dit : je vous ai apparu afin de vous établir ministre et témoin des choses que vous avez vues, et de celles aussi que je vous montrerai, vous ayant délivré de ce peuple et des gentils auxquels je vous envoie maintenant, pour leur ouvrir les yeux, afin qu'ils se convertissent des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu, et qu'ils reçoivent la rémission des péchés ». C'est comme s'il disait : j'ai cru à ces paroles, c'est par cette vision qu'il m'a ramené à lui, et qu'il m'a tellement convaincu que je n'ai pu différer d'un seul instant. « Je ne résistai donc pas, ô roi Agrippa ! à la vision céleste, mais j'ai annoncé premièrement à ceux de Damas, et ensuite dans

Jérusalem, dans toute la Judée et aux gentils, qu'ils fassent pénitence, et qu'ils se convertissent à Dieu, en faisant de dignes œuvres de pénitence » (19-20). Moi donc qui enseigne aux autres à vivre le plus saintement qu'il est possible, comment ai-je pu, dit-il, me faire le chef et l'instigateur de séditions et de disputes ? « Voilà le sujet pour lequel les Juifs s'étant saisis de moi dans le temple, se sont efforcés de me tuer. Mais par l'assistance que Dieu m'a donnée, j'ai subsisté jusqu'à ce jour, rendant témoignage de Jésus aux grands et aux petits, et ne disant autre chose que ce que les prophètes et Moïse ont prédit comme devant arriver : à savoir que le Christ souffrirait la mort, et qu'il serait le premier qui ressusciterait d'entre les morts, et qui annoncerait la lumière au peuple et aux gentils » (21-23). Voyez comme tout ce discours est exempt de vanité et de vaine gloire, et comme il rapporte tout à Dieu. Voyez aussi avec quelle noble liberté il s'exprime : « Et maintenant même je ne me désiste pas de mon dessein ». Voyez son assurance : « Je suis fortifié dans ma croyance par les prophètes qui ont prédit que le Christ souffrirait la mort, et qu'il serait le premier qui, ressuscité d'entre les morts, annoncerait la lumière ». Comme s'il disait : « Le premier ressuscité d'entre les morts, le Christ ne meurt plus » (Rm 6, 9). Il est clair que cette vérité, étant annoncée à tous, tous doivent s'attendre à ce qu'elle se réalise pour eux-mêmes.

Festus voyant la liberté avec laquelle Paul parlait au roi, sans cesser d'avoir les yeux sur lui, lui dit comme s'il ressentait quelque chose en lui-même : « Vous êtes insensé, Paul ». Et la suite vous prouve l'émotion qui le fait parler ainsi. « Lorsqu'il disait ces choses pour sa défense, Festus s'écria : vous êtes insensé, Paul ; votre grand savoir vous met hors de sens » (24). Et que fait Paul ? Il se borne à répondre avec douceur : « Je ne suis point insensé, très excellent Festus, mais les paroles que je

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## Homélie 54

Ac 28, 1-16

*Et les barbares nous traitèrent avec beaucoup de bonté, car ils nous reçurent tous chez eux et ils allumèrent un grand feu à cause de la pluie et du froid qu'il faisait ; alors Paul ayant ramassé quelques sarments, et les ayant mis au feu, une vipère, que la chaleur en fit sortir, le prit à la main (28, 1-3).*

Le texte nous explique de quelle manière les barbares leur témoignèrent leur humanité. « Ils nous reçurent tous chez eux », dit-il, « et allumèrent un grand feu ». Comme il était inutile qu'ils cherchent à se sauver par un tel froid qui les aurait fait périr, ils allumèrent un grand feu. Paul ensuite jette dans le feu les sarments qu'il a ramassés. Voyez-le toujours agissant, et ne cherchant jamais à faire des miracles sans raison et sans but, mais seulement par nécessité. Et au moment même où la tempête s'élevait, ce n'était pas sans avoir des raisons qu'il prophétisait. Ici donc il se contente d'alimenter le feu, sans chercher par cela à se donner la moindre importance, mais uniquement pour que ses compagnons de voyage puissent se réchauffer et se remettre par ce moyen. Et en ce moment même, une vipère que la chaleur avait fait sortir, le prit à la main. « Et quand les barbares virent cette bête qui pendait à sa main, ils s'entre-disaient : cet homme, c'est sans doute quelque meurtrier, puisque, après avoir été sauvé de la mer, la vengeance divine le poursuit encore et ne veut pas le laisser vivre » (4). Et ce n'est pas sans raison que la Providence permet qu'ils soient témoins de cet accident, et qu'ils en parlent en ces termes, afin que, lorsque le miracle sera arrivé, ils ne refusent pas d'y croire. Et voyez comme le sens

commun et la raison naturelle se montrent dans toute leur rectitude, même chez les barbares ; voyez tout ce qu'il y a d'honnêteté dans leurs sentiments, et de réserve dans leurs jugements. Et ceux-ci sont les premiers à voir, afin qu'ils en admirent davantage ce qui va arriver. « Mais Paul ayant secoué la vipère dans le feu, n'en reçut aucun mal. Les barbares s'attendaient à ce que sa main enflerait, ou qu'il tomberait mort tout d'un coup, mais après avoir attendu longtemps, lorsqu'ils virent qu'il ne lui en arrivait aucun mal, ils changèrent de sentiment, et dirent que c'était un Dieu » (5-6). Ceux qui s'attendaient à le voir tomber mort, voyant qu'il n'éprouvait aucun mal, disent maintenant : c'est un Dieu. Et voilà que de nouveau il est comblé d'honneurs par ces hommes, comme il le fut par cette multitude de la Lycaonie. « Or, il y avait en cet endroit un nommé Publius, le premier de cette île, qui nous reçut, et exerça, avec une grande bonté, l'hospitalité envers nous pendant trois jours » (7). Voilà un nouveau Publius, hospitalier comme le premier, vivant dans l'opulence. Celui-ci, qui ne savait rien de la religion du Christ, mais que le seul spectacle de leurs malheurs disposait à la pitié, les reçut et leur prodigua ses soins. « Or, il se rencontra que le père de Publius était malade de fièvre et de dysenterie ; Paul alla le voir, et ayant fait sa prière, il lui imposa les mains et le guérit » (8). Il méritait bien d'obtenir de Paul ce service, et celui-ci, par un échange de bons procédés, guérit son père. « Après ce miracle, tous ceux de l'île qui étaient malades, vinrent à lui, et ils furent guéris. Ils nous rendirent ainsi de grands honneurs, et ils nous pourvurent de tout ce qui était nécessaire pour notre voyage » (9-10). C'est-à-dire, tout ce qui était nécessaire, soit à nous, soit aux autres qui étaient avec nous : considérez qu'à cause de Paul, après avoir échappé à la tempête, ils ne restent pas privés de soins, et sont même entourés de tous les égards d'une généreuse hospitalité ; car ils furent

nourris en cet endroit pendant trois mois. Écoutez de quelle manière la suite du texte établit qu'ils sont demeurés là pendant tout ce temps.

« Au bout de trois mois, nous nous sommes embarqués sur un vaisseau d'Alexandrie, qui avait passé l'hiver dans l'île, et qui portait pour enseigne : Castor et Pollux. Nous avons abordé à Syracuse où nous sommes restés trois jours. De là, en côtoyant la Sicile, nous sommes venus à Rhégium, et un jour après, le vent du midi s'étant levé, nous sommes arrivés en deux jours à Pouzzoles, où nous avons trouvé des frères qui nous prièrent de demeurer sept jours auprès d'eux, et ensuite nous avons pris le chemin de Rome. Lorsque les frères de Rome eurent appris des nouvelles de notre arrivée, ils vinrent au-devant de nous jusqu'au lieu appelé le marché d'Appius et les Trois Hôtelleries. Et Paul les ayant vus, rendit grâces à Dieu, et fut rempli d'une nouvelle confiance » (11-15). Voyez comme tout cela arrive à cause de Paul, et pour amener à la foi les prisonniers, les soldats, le centenier. Car même s'ils avaient été de pierre, ils ne pouvaient manquer de se faire une haute idée de lui, par les conseils qu'il leur avait donnés, par les prophéties qu'il avait fait entendre, par les miracles qu'il avait opérés, et enfin par ses bienfaits, car c'était à lui qu'ils devaient d'avoir été nourris si longtemps. Remarquez de quelle manière, quand le jugement est droit, et qu'aucune passion ne le trouble, il accueille les pensées droites et sages. La prédication chrétienne avait déjà pénétré en Sicile, elle était arrivée jusqu'à Pouzzoles, puisqu'ils y trouvent un certain nombre de frères auprès desquels ils demeurent. Là, d'autres que la renommée avait attirés, vinrent au-devant d'eux ; l'affection qui unissait entre eux tous ces frères était si vive, qu'ils ne furent pas troublés dans leur résolution par cette pensée que Paul était dans les fers, mais se hâtèrent de venir au-devant de lui. – Avez-vous remarqué en même temps comme

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*il arriva que j'eus une extase, et je vis Jésus qui me disait : « Hâte-toi, sors promptement de Jérusalem, car ils ne recevront pas ton témoignage sur moi », et je dis : « Seigneur, ils savent eux-mêmes que c'était moi qui mettais en prison et qui faisais fouetter dans les synagogues ceux qui croyaient en vous, et que, lorsqu'on répandait le sang d'Étienne, votre témoin, j'étais présent, et que j'étais consentant à sa mort, et que je gardais les vêtements de ceux qui le mettaient à mort » (22, 17-20).*

### **Homélie 49**

*Ac 23, 6-30*

*Or, Paul sachant qu'une partie de ceux qui étaient là étaient saducéens, et l'autre, pharisiens, il s'écria dans l'assemblée : « Mes frères, je suis pharisien et fils de pharisien, et c'est à cause de l'espérance d'une autre vie et de la résurrection que l'on veut me condamner ». Paul ayant parlé de la sorte, il s'éleva une contestation entre les pharisiens et les saducéens, et l'assemblée fut divisée. Car les saducéens disent qu'il n'y a ni résurrection, ni ange, ni esprit ; alors que les pharisiens reconnaissent l'un et l'autre (23, 6-8).*

### **Homélie 50**

*Ac 23, 31-35 ; 24, 1-21*

*Les soldats donc, pour exécuter l'ordre qu'ils avaient reçu, prirent Paul avec eux, et l'emmenèrent la nuit à Antipatride. Et le lendemain, ils s'en retournèrent à la forteresse, ayant laissé les cavaliers continuer leur route avec lui. Ceux-ci, étant arrivés à Césarée, rendirent la lettre au procureur, et remirent Paul entre ses mains (23, 31-33).*

### **Homélie 51**

*Ac 24, 22-27 ; 25, 1-22*

*Or Félix, qui connaissait très bien cette doctrine, les ajourna, disant : « Lorsque le tribun Lysias sera venu, je jugerai votre affaire ». Et il ordonna à un centurion de garder Paul, mais en lui donnant plus de liberté, et sans empêcher qu'aucun des siens le serve ou le visite (24, 22-23).*

### **Homélie 52**

*Ac 25, 27 ; 26, 1-29*

*Le lendemain donc, Agrippa et Bérénice vinrent avec grande pompe, et étant entrés dans la salle des audiences avec les tribuns et les principaux de la ville, Paul fut amené par le commandement de Festus (25, 23).*

### **Homélie 53**

*Ac 26, 30-32 ; 27, 1-44 ; 28, 1*

*Le roi, le gouverneur, Bérénice, et ceux qui étaient assis avec eux, se levèrent. Et s'étant retirés à part, ils parlèrent ensemble et dirent : « Cet homme n'a rien fait qui soit digne de la mort ou de la prison ». Agrippa dit à Festus : « Cet homme pouvait être renvoyé absous, s'il n'en avait point appelé à César » (26, 30-32).*

### **Homélie 54**

*Ac 28, 1-16*

*Et les barbares nous traitèrent avec beaucoup de bonté, car ils nous reçurent tous chez eux et ils allumèrent un grand feu à cause de la pluie et du froid qu'il faisait ; alors Paul ayant ramassé quelques sarments, et les ayant mis au feu, une vipère, que la chaleur en fit sortir, le prit à la main (28, 1-3).*

### **Homélie 55**

*Ac 28, 17-31*

*Trois jours après, Paul pria les principaux d'entre les Juifs de venir le trouver, et quand ils furent venus, il leur dit : « Mes frères, quoique je n'aie rien commis contre le peuple, ni contre les coutumes de nos pères, j'ai été fait prisonnier à Jérusalem, et mis entre les mains des Romains qui, m'ayant examiné, voulaient me mettre en liberté, parce qu'ils ne me trouvaient coupable d'aucun crime qui mérite la mort. Mais les Juifs s'y opposant, j'ai été contraint d'appeler à César, sans que j'aie dessein néanmoins d'accuser en aucune chose ceux de ma nation. C'est pour ce sujet que je vous ai priés de venir ici, afin de vous voir et de vous parler, car c'est pour l'espérance d'Israël que je suis lié de cette chaîne » (28, 17-20).*

Achevé d'imprimer par

Isi print

15 rue François de Pressencé - 93210 SAINT DENIS LA  
PLAINE

N° imprimeur 92243

Imprimé en France